l'Organe

HIVER 2015 / L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA BLEU

Bleu

À l'époque où il écrivait *Les Fleurs du Mal* (1857), Baudelaire entretenait une correspondance avec sa mère. Dans une de ses lettres, il tente de lui expliquer ce qui le préoccupe : « Ce que je sens, c'est un immense découragement, une sensation d'isolement insupportable, une peur perpétuelle d'un malheur vague, une défiance complète de mes forces, une absence totale de désirs, une impossibilité de trouver un amusement quelconque. » Ce que Baudelaire transcrit dans une grande partie de ses poèmes, et dont il donne la définition dans *Spleen : Je suis comme le roi d'un pays pluvieux*, c'est le spleen, c'est-à-dire ces sentiments de découragement, d'isolement, d'angoisse et d'ennui existentiel que la grande majorité de la jeunesse de son siècle associait au courant du Romantisme.

La plupart du temps, quand on demande ce qu'évoque le bleu, on entend froid, noirceur, fuite, hiver, dépression ou solitude. Ou même douleur, ecchymoses, sang. Beaucoup d'adjectifs et de mots à consonance pessimiste, qui sont à l'opposé même du désir, de la joie, de la chaleur, du bien-être et de l'espoir. Sauf que si l'on ajoute du blanc au bleu, on lui donne un aspect plus doux, proche de la neige, ce qui le rend plus serein, plus calme. Pour certains, le bleu, c'est l'océan ou la mer. Pour ces quelques fous, le bleu est chaud, plein de bons souvenirs, d'émotions et de promesses d'avenir, et la relation qu'ils ont avec ce bleu est des plus étranges (en effet, même les ecchymoses sont de bons souvenirs parfois, des souvenirs de sensations fortes) :

> *Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets*
> *Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes,*
> *Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes*
>
> Baudelaire, « L'homme et la mer », *Les Fleurs du Mal*, 1857

Nous avons proposé à la communauté concordienne et montréalaise le thème du bleu. Les textes des auteurs suivants sont la réponse à cet appel. Chacun exprime ce qui le préoccupe face à ce thème qui est tantôt une couleur, une sensation, un souvenir, tantôt une opinion sur un phénomène d'actualité.

En recueillant ces textes dans une édition qui nous ressemble afin de les partager, nous espérons ouvrir sur un dialogue actif et sensible. ●

Dans cette édition de *L'Organe*

L'Organe, Concordia; Concordia, *L'Organe* 4
De l'importance relative de parler français 6
Le monologue du lac gelé 8
Poèmes du bas fleuve 10
David Welsford 12
La Traversée 16
Facebook 20
Les yeux bleus 22
Deux blues 24
Boeing 422 28
Le Bleu du Haut-Jura 30
Azulejos 32
Sophie Calle 36
Philippa H. 38
Bleu d'asphyxie 44
Le printemps à vélo 46

L'Organe, Concordia; Concordia, *L'Organe*.

Éditorial — Charlotte Parent

Si une campagne de recrutement et un appel de textes ont annoncé sa résurrection dans les derniers mois, *L'Organe* est encore un concept nébuleux pour beaucoup des étudiants de Concordia. Essentiellement, il s'agit du magazine francophone de Concordia, qui publie des textes d'étudiants sur des sujets variés et dans des formats tout aussi diversifiés. Il se veut évolutif et grandira de façon organique avec la communauté francophone et francophile de l'Université Concordia dans les années à venir.

D'où nous vient *L'Organe* ?

L'Organe a été fondé en 2006 sur les cendres du *Concordia Français* (lui-même fondé en 2003), et a publié environ trois numéros par session entre 2006 et 2011. Cette année-là, l'équipe du magazine a été démantelée à la suite, entre autres, de la graduation de plusieurs de ses acteurs importants. Pour un an, le projet est resté sur la glace, avant que des étudiants tentent en 2012 de remettre le magazine sur pied. Cette entreprise s'est terminée en queue de poisson, après des mois de travail, à cause de difficultés administratives qui empêchaient la nouvelle équipe de rédaction d'accéder au compte en banque de *L'Organe*. En janvier 2014, presque deux ans plus tard, on annonçait aux étudiants de Concordia la suspension du *fee levy* de *L'Organe* pour trois sessions — après quoi, si le magazine était toujours inactif, ce *fee levy* serait définitivement annulé.

Depuis l'hiver dernier, donc, des rencontres ont lieu et des démarches sont faites pour ramener à la vie l'unique magazine entièrement francophone de Concordia. L'annulation imminente du *fee levy* de *L'Organe* avait fait réagir. Voici donc *L'Organe* avec un nouveau comité de rédaction, un conseil administratif, l'accès à son compte en banque et un nouveau souffle, prêt à relancer pour de bon le projet d'une publication en français à Concordia.

Pourquoi *L'Organe* ?

Dans le contexte du retour de *L'Organe*, une question s'impose : celle de la pertinence de la publication d'un magazine francophone au sein d'une université anglophone.

L'existence d'un magazine comme celui-ci semble légitimée par le simple fait que plus de 4 400 étudiants francophones étudient à Concordia, et que leur nombre augmente constamment. Il semble naturel que ces étudiants puissent s'exprimer dans leur langue maternelle et participer à un effort de valorisation de la langue française. Ainsi, *L'Organe* pourrait aussi contribuer à augmenter la visibilité des étudiants francophones de Concordia et à inscrire l'université dans le contexte québécois. Mais *L'Organe* ne s'adresse pas qu'aux francophones et espère interpeller également les étudiants anglophones et allophones.

En ce sens, nous espérons que *L'Organe* pourra jouer un rôle dans la communication entre les communautés anglophones et francophones de Concordia, communautés qui déjà se confondent joliment dans les couloirs et dans les classes. L'harmonie apparente — bien qu'imparfaite — que l'on peut voir sur les campus de notre université semble avoir le potentiel d'amener les francophones et les anglophones à travailler ensemble sur la société dont ils font partie intégrante. L'expérience universitaire à Concordia est indéniablement enrichie par son bilinguisme, qui prépare à la réalité montréalaise et québécoise. Tous les étudiants de Concordia peuvent donc tirer profit du contexte socioculturel unique du Québec. En ce sens, *L'Organe* peut aussi être considéré comme un outil de plus pour les étudiants anglophones et allophones qui souhaitent améliorer leurs capacités de lecture et même se lancer dans l'écriture en français. Nous posons ainsi un regard optimiste sur la réconciliation des deux solitudes à Concordia, à Montréal et dans la province.

En somme, *L'Organe* a pour mandat d'offrir aux francophones et aux francophiles de Concordia une plateforme pour écrire et lire en français. Sa mission est profondément inclusive : nous espérons que *L'Organe* pourra, à sa façon, contribuer à la conversation entre francophones et anglophones. ●

PKP, le Canada anglais, l'Écosse, les caissiers, le combat de la langue, le cynisme

De l'importance relative de parler français

Taloche d'Hivers

Étant né dans les années 90 et ayant grandi au Québec, je me suis souvent demandé si la guerre entre français et anglais n'en était pas une fausse. En effet, force est d'admettre que depuis la Révolution tranquille et l'instauration de l'Office québécois de la langue française, la situation semble reluisante pour le français. Que ce soit au niveau de la langue d'affichage ou à celui des documents officiels, tout est produit dans la belle langue de Molière. Pourtant, il reste encore des gens pour s'inquiéter de cette situation et le récent battage médiatique au sujet de Pierre Karl Péladeau et du groupe Groenland continue de le montrer. De fait, la situation de bilinguisme de la province de Québec ne cesse de faire frémir les médias.

Dans une autre optique, cela dit, je suis certain de ne pas être le seul à m'indigner lorsqu'un caissier de commerce s'adresse à moi en anglais. Pour autant, les controverses autour de Groenland ou de Dead Obies nous ont tous fait rire tant elles nous semblaient démesurées. Sommes-nous plus permissifs avec les artistes qu'avec les commis ? Sommes-nous paranoïaques de voir disparaître notre langue ? Aucune de ces pistes ne semble mener à une réponse satisfaisante. En effet, il semble que nous ayons perdu de vue l'aspect politique du français au Québec. Le problème, ce n'est pas la présence des anglophones, le problème, c'est l'absence des francophones.

En ce sens, il faut remonter à la source du problème. Pourquoi défendre le français ? Il est vrai que, malgré le passé assimilateur que représente le Canada anglais, depuis bien des années déjà, le droit de vivre en français au Québec est acquis et accepté de tous. Nous vivons dans une époque où même les plus fédéralistes d'entre nous le défendent becs et ongles comme un trait distinctif de la feuille d'érable à l'international. De fait, l'existence de groupes *anti-Québec* au Canada qu'agitent souvent certains souverainistes est d'une importance négligeable et la plupart des gens à l'ouest sont pour la présence des francophones dans leur pays. De plus, la haine de ces groupes est beaucoup plus idéologique que linguistique. Nous ne défendons donc plus le français contre une masse d'anglophones désireux de nous assimiler comme le faisaient nos ancêtres patriotes. Nous ne le défendons pas non plus contre le patronat anglophone de la province comme il y a soixante ans. De fait, de nos jours, la puissance économique est largement accessible aux francophones et vous ne trouverez que très peu de prolétaires cultivant une haine contre une élite qui serait uniquement anglophone. Nous ne le défendons pas non plus contre une langue française plus pure représentée par la France. Le parlé joual est aujourd'hui, en effet, totalement assumé par les institutions culturelles dominantes. Que ce soit en littérature, au théâtre, au cinéma et même dans les médias, le français québécois est utilisé sans que ça ne choque personne hors des cercles pseudo-intellectuels d'une élite autorevendiquée.

Nous arrivons donc devant le constat suivant par rapport à notre langue. Nous ne la défendons contre rien et pourtant nous la défendons. Paradoxe ? Je ne crois pas. En effet, affirmer cela serait, comme je l'écrivais plus tôt, oublier l'aspect politique de la langue. La raison pour laquelle nous sommes attachés à notre façon de parler français et sentons le besoin de la défendre, ce n'est pas qu'on veut vivre avec elle, mais parce qu'elle représente de façon intelligible notre différence. Vouloir continuer de furieusement parler français dans un contexte ou rien ne nous en empêche, c'est revendiquer haut et fort que nous ne sommes pas comme le Canada. Le Canada prône le bilinguisme et, j'en suis certain, est sincère quand il le fait. Je veux dire en cela que je ne crois pas à une théorie du complot pour assimiler le Québec et le forcer à parler anglais. Le bilinguisme profite à l'image du Canada à l'international et la grandeur culturelle du Québec rejaillit sur lui. Or, pour notre province, ce bilinguisme est imposé et non pas revendiqué et il en va de même pour la façon de vivre canadienne. Le problème, c'est que nous ne nous sentons pas concernés quand il est question du Canada. Pourquoi ? Parce que nous ne partageons pas la même histoire et la même culture. Ce n'est pas une question de langue, ni même de gauche ou de droite. Il n'y a tout simplement pas suffisamment de blanc dans nos drapeaux pour oublier qu'ils sont bleus ou rouges.

Malgré le rôle primordial du Québec lors de la construction du pays, il est indéniable de nos jours que l'identité canadienne s'est construite de sorte que l'identité québécoise soit relayée au second plan. Comme la culture innue perçue comme une sous-partie de l'identité québécoise globale, notre culture francophone est perçue comme une sous partie de celle du Canada. Et c'est cela que nous ne tolérons pas quand nous défendons le français. En ce sens, le français n'est pas une fin, mais un moyen et l'instauration de la loi 101 ou de l'Office québécois de la langue française est comparable à un antibiotique que nous n'aurions pas pris jusqu'au bout. Ça a contribué à régler le problème, mais comme nous avons refusé de prendre le traitement au complet en 80 et 95, il ne peut que rejaillir plus fort et c'est là la situation du français aujourd'hui au Québec. Comme le montre la situation des Tziganes en Hongrie ou plus près de nous celle des autochtones de l'Amérique, les cultures dominées tendent à disparaître. En continuant d'attendre, la barrière de protection que nous nous sommes bâtie ne pourra qu'être submergée par le virus de la conformité, et ce jour là en sera un triste pour notre nation, car l'humanité brille par sa différence et la disparition d'une culture est dramatique pour la biodiversité humaine.

Je crois que le Québec peut apporter beaucoup à la culture mondiale. Cela dit, pour en arriver là, il faut arrêter d'être une sous-culture et accepter de se dire oui. Non pas pour le français, mais par le français. C'est dans cet esprit que doit avoir lieu le combat de la langue. Il ne faut pas parler français contre une autre langue, mais contre une autre culture. Un anglophone ou un allophone désirant la prise en main de son destin par le Québec c'est possible et il y en a. Aucun pays ne se bâtit pour une langue, il se bâtit pour une culture et cette culture transcende l'idée du langage. En ce sens, beaucoup croient que l'Écosse mérite un pays distinct du Royaume-Uni même s'ils partagent la même langue. Quand les façons de communiquer divergent d'une région à l'autre, ce n'est pas plus vrai, ce n'est que plus évident.

Ainsi, je sais aujourd'hui que la guerre entre français et anglais n'est plus réelle et que les revendications des Québécois doivent se faire pour eux et non pas contre d'autres. Et en ce sens, le seul ennemi à faire tomber, c'est le cynisme. ●

Pour ceux qui s'intéressent à la culture québécoise, *Taloche d'Hivers* est également sur YouTube.

la beauté, la curiosité,
King of Convenience
et *Joy Divison*, la neige,
un *roadtrip* au Québec

Le monologue du lac gelé

Assia Ouehbi *(extrait d'un carnet de route)*

Je suis un lac gelé. Je suis un désert de glace. Je suis la prolongation d'un rêve d'enfant. Comme tout autre lac, je n'ai pas de bouche, je n'ai pas de langue, encore moins de visage. Je n'ai ni larynx, ni trachée, ni cordes vocales. Hurler. Troubler la solitude. Parler haut et fort. À quoi bon ? Les humains ont tort de croire qu'ils se font entendre avec leurs voix. C'est leurs corps qui parlent plus qu'ils ne l'imaginent, c'est leurs gestes, leurs postures, l'inclinaison d'un sourcil ou le repli d'un bras. Je les observe depuis toujours. Sur le bord des rivages, ma mémoire scinde leurs présences intemporelles. Leur complexité me manque. Je n'ai vu personne ici depuis un bout de temps. Les gens viennent de moins en moins. Pourquoi le feraient-ils ? Il leur suffit désormais de cliquer sur le bouton d'une souris pour avoir accès aux quatre coins du globe, assassiner la distance, contempler les étoiles, et visiter des villes. Le monde leur rend visite plus qu'ils ne vont rendre visite au monde, c'est ainsi. Du fond de leurs routines, je me demande s'ils savent encore apprécier la couleur de la nuit, sa candeur inébranlable. J'espère qu'ils n'ont pas perdu l'essence même de ce qui fait leur beauté : l'intuition, la curiosité, le sens du partage… À l'heure où je vous parle, quatre voyageurs sont en route pour venir me voir. Ils ne le savent pas, mais je les attends avec impatience. Des enfants sauvages. Des éléments perturbateurs. Voilà ce qu'ils sont et voilà ce qu'ils ont toujours été. Ces énergumènes-là arrivent sans prévenir, foutent un bordel monstre et repartent aussitôt, car l'ordre est leur pire ennemi. Aujourd'hui, ils s'octroient le rêve de courir sur d'immenses étendues de neige, faire des dessins dans la poudreuse, inhaler l'air ivre d'un espace hors du temps. Ils roulent et roulent sur des chemins sans fin, traversent des villages peuplés d'arbres frigorifiés, éclairés par les phares de leurs destins et de la lune. Ils voudraient me rejoindre, me voir de plus près. Sur l'écran du ciel, je projette en boucle leurs voyages. Je les imagine quitter leurs vies, partir, bousculer leur routine. Les quatre voyageurs se dirigent vers le Nord. La voiture titube vers l'horizon enneigé. Le conducteur traverse les couches d'un brouillard blanc et épais. Sa barbe a poussé ces derniers temps. Lui donne l'air de désobéir aux règles préétablies. La route est une amante qui le prend dans ses bras. L'emmitoufle et le console. Le passager de droite porte une chemise à carreaux rouge, ses cheveux sont noirs et ébouriffés. Il contrôle la *playlist* avec la rigueur d'un expert, faisant en sorte que chaque musique colle parfaitement avec l'atmosphère ambiante. *King of Convenience* et *Joy Divison* accompagnent leur traversée du Québec. Les deux filles à l'arrière pensent, chacune de leur côté. Derrière le givre des vitres embuées, elles parviennent à deviner la splendeur de certains paysages. Elles voudraient se perdre dans la nature et la forêt. Vivre à l'écart rien qu'un instant. Ces traces qu'elles laissent sans s'en apercevoir. Elles ne les reverront plus jamais. Pas de la même manière.

photo : Assia Ouehbi

Pas avec la même humeur. Plus au même âge. Et puis d'un claquement de portière, je les vois tous descendre de leur voiture, embourber leurs bottes dans la neige et s'approcher de moi. Personne ne parle ni n'ose troubler ce silence. Pourtant, tous se comprennent, car tous sont là pour la même chose. Se rassembler autour du même soleil, autour du même désert. En eux : cri paumé d'un hurlement de loup, oubli des bruits de ville, crissement de pneu et mouvement circulaire de roue. Tout ce rien qu'ils revendiquent comme une émancipation. Je les vois marcher avec leurs petites jambes, se demander s'ils transperceront la glace, lutter contre l'air glacial. Je suis leur lac gelé. Une vision. Un souvenir. Une projection. Un fantasme. Ils voudraient être aussi vastes que moi, aussi grands que moi, aussi libres. Ils ne savent pas à quel point je les envie. J'envie leurs faiblesses, leurs larmes, leurs fragilités, leurs humanités. Je les envie. D'avoir un corps, une mémoire et un cœur, où pouvoir enfermer, avec la poigne d'un être qui sait que tout se consume vite, les nuances et toute l'intensité du bleu. ●

Poèmes du bas du fleuve

Catherine Paquin-Béchard

C’est fou parce que là-bas,
là-devant,
c’est dans une heure.

Toutes ces vagues qui ne m’appartiennent pas.
C’est quand l’attente est formulée qu’elle est le plus déçue.
Savoir que tu vas me préparer le souper en suivant une recette.

Les bélugas ne peuvent pas en dire autant.
Ils ne peuvent pas en dire autant, les bélugas.

Moi je m’en fou, des cris qui ne veulent rien dire.
Je suis concentrée
(conne-centrée ?)
Sur ma bulle, sur ma vision des choses.
Et puis, ben, je trouve que ça fait ben du sens
Le goût que je donne à mon air.
J’aimerais le couper au couteau et t’en donner la moitié
Pour savoir si on partage la même définition de saveurs (au pluriel)

C’est quand même singulier, être au pluriel
(haha joke syntaxique)

Un petit lac, lové dans une roche, un rocher.
Formé de trois larmes de pluie.
L’écho sombre et tenace
Qui cogne (comme dans un rêve).
Un lourd traversier qui parle (encore) la bouche pleine.
Qui interrompt la réflexion du silence
et qui ne s’en excuse même pas.
C’est pas de ma faute.
J’ai pas choisi d’être assise là,
Où le destin a choisi que je devais entretenir ce fameux dialogue
Celui entre moi et moi.
Une belle ligne droite et dure
Qui fend l’horizon de brume en deux.
Eh boboy.

Si je suis l’instinct qui me dit de mettre mon pied devant l’autre
(malgré les grosseurs inconnues des cailloux),
c’est une forme d’abandon qui ne ment pas.
À force de me bâtir du front (tout autour de ma tête)
à grand coup de voyages,
la hache sera rangée pour plus longtemps que l’hiver.
Et ça sera bien.
Je serai une personne ayant des qualités,
ayant acquis du boniment.

Du duvet dans les parrois internes
(qui m’aiment désormais d’un souffle chaleureux).

L’améridien (en lettres détachées) qui fabrique des boucles d’oreilles.
Des plumes en fer.
S’acharne à rendre dur et fort ce qui est doux et friable.
Un forgeron de caractère (j’aimerais ça).
Ses doigts goûtent la non-peur de se tromper.

Tout ça me fait trembler,
Comme une enfant à tresses devant un loup de pleine lune.

Il a bien raison et il a ça dans le sang.

Il fait bleu dans tes alentours et je me sens prête.
C’est pas fou d’attendre que le bruit de course folle passe
avant d’aller vendre de la crème glacée.
Moi (moé)
ça me fait rien de me prendre pour un autre,
en attendant que mes gants me fassent.
Au loin, là-bas,
dans le milieu de mon attente,
le petit rorqual me lâche un clin d’œil.
Comme pour approuver ma démarche.
J’aime ça.
Ça me fait sentir confortable.

Lizzy Belle,
la Nouvelle-Écosse,
la vie normale,
l'odeur du vieux bois,
les rêves

photo : David Welsford

David Welsford
une aventure dans les Caraïbes

Alice Pierre

David Welsford, navigateur canadien de 31 ans né à Halifax, a décidé il y a quatre ans d'abandonner le confort de la vie sur le continent pour partir voyager en solitaire dans les Caraïbes, à bord de son bateau. En 2009, il avait découvert Lizzy Belle, un bateau de 28 pieds (8 mètres) classe Ketch, dans le port de Bridgewater (Nouvelle-Écosse), et en était rapidement devenu le propriétaire. Après quelques mois de réparations, l'aventure avait commencé lors d'un premier voyage vers les Îles Vierges Britanniques. Nous avons pu le contacter et lui poser quelques questions sur sa nouvelle vie.

Où vous trouvez-vous en ce moment ?

En ce moment, je suis à Isla Mujeres, au Mexique. Sarah (qui nous a rejoints début 2014) et moi prévoyons de laisser Lizzy Belle ici pour quelques mois, pendant que nous retournerons au Canada gagner un peu d'argent en prévoyance de la prochaine saison de voile, l'hiver prochain. C'est chouette parce que j'avais l'habitude de venir ici avec mes parents quand j'étais enfant, et mon père avec le sien avant moi.

Depuis quand vivez-vous de cette manière ?

Mmmh… Je pense que mes différentes expériences s'ajoutent les unes aux autres au fur et à mesure que j'avance. Quand j'étais petit, je jouais souvent dans les bois, je construisais des cabanes, et mes parents m'ont envoyé dans des camps de voile à peu près chaque été depuis mes treize ans… Donc je pense que j'ai vécu comme ça toute ma vie, et que cela m'a vraiment amené jusque là où je suis maintenant. Quant à Lizzy Belle et moi, c'est le quatrième hiver que nous passons ensemble dans les Caraïbes, et je suis sûr qu'il y en aura encore beaucoup d'autres.

Est-ce que vous vous souvenez de la première fois où vous avez vu Lizzy Belle ? Où et quand était-ce ? Qu'est-ce que vous avez ressenti, pensé ?

Oui, je m'en souviens comme si c'était hier. C'était un mois de mars, alors qu'il y avait encore de la neige, et mon père me l'a présentée alors qu'elle était encore dans un vieux port à quelques heures de chez moi. Elle avait l'air affreuse de l'extérieur, tout usée et cassée. Je ne savais pas dans quoi je m'engageais à l'époque, donc j'avais un immense sourire aux lèvres. Nous avons cassé le cadenas et sommes entrés dans la cabine, mon Dieu, elle sentait le vieux bois… Je n'oublierai jamais cet instant. Le lendemain, mes amis et moi nous sommes mis au travail. Ça nous a pris cinq mois avant de pouvoir la faire flotter… et sept pour la faire naviguer à nouveau. Quel bonheur ç'a été !

Est-ce que vous pouvez nous décrire ce que vous avez ressenti la première fois que vous avez navigué avec Lizzy Belle ?

La première fois que j'ai navigué avec Lizzy Belle… C'était un voyage de sept heures depuis le port où nous l'avons réparée jusqu'à la maison de mes parents à Mahone Bay (Nouvelle-Écosse). Il y avait beaucoup de brouillard et nous n'avions pas encore d'équipement de navigation approprié. Je connaissais déjà à peu près le chemin et mon père nous a rejoints à mi-chemin avec son bateau à moteur pour nous guider jusqu'à la maison. Ce soir-là, avec ma mère, nous nous sommes assis pendant quatre heures sur le port, juste pour admirer Lizzy Belle. Elle était vraiment magnifique, tranquillement assise dans l'eau devant ma maison. Je n'oublierais jamais la conversation que j'ai eue avec ma mère ce soir-là et la joie que j'ai ressentie quand j'ai amené Lizzy Belle à la maison.

Vous parlez de Lizzy Belle comme si elle était une personne à part entière; quand avez-vous commencé à la considérer comme telle ?

Je pense que c'est venu naturellement : si vous fusionnez vraiment avec votre bateau, c'est ce qui arrive. Après tout, on doit tout faire ensemble si on veut arriver à aller au bout d'une idée. Elle ne peut pas naviguer sans moi, et je ne peux pas naviguer sans elle. Oui, il n'y a aucun doute, elle a une âme… Ça doit paraître bizarre pour certains, mais je suis sûr que d'autres doivent parfaitement comprendre de quoi je parle.

Est-ce qu'il vous arrive de souffrir de solitude ? Si oui, comment vous en remettez-vous ?

Quand je voyageais seul, quelques années plus tôt, il y avait beaucoup de soirées pendant lesquelles je me sentais seul. Du coup, je faisais très souvent des *Skype* avec mes amis et ma famille. Même si Internet ne vous donne pas de vraies connexions, ça aide de pouvoir dire bonjour à vos proches quand vous êtes

loin d'eux. Mon autre technique était de me concentrer sur l'endroit où je me trouvais, sur ce que je vivais au moment présent, que ce soit en pleine mer ou dans un port. Tout est dans le mental !

Est-ce qu'il vous arrive de regretter une vie « normale » ? Avez-vous des doutes ?

Une vie normale ? Ça n'existe pas, quel que soit notre mode de vie. Nous avançons tous sur des chemins différents. Vivre avec Lizzy Belle peut paraître unique pour certains, mais en vérité, beaucoup de personnes font la même chose, que ce soit dans une petite maison, un camping-car, un bateau à moteur ou une cabane dans les bois. Bien sûr que j'ai des doutes, mais j'en avais aussi quand j'allais à l'université (j'étais à la Nova Scotia College of Art & Design à Halifax), ou quand j'ai voyagé en Asie il y a quelques années… Le doute est humain.

Y a-t-il des choses qui vous manquent de votre vie avant Lizzy Belle ?

Je pense que l'herbe est toujours plus verte chez le voisin. Ça me manque d'être à la maison avec ma famille et mes amis… Et, bien sûr, ils vivent maintenant tous aux quatre coins du monde, ce qui rend les choses encore plus difficiles. Mais on ne peut pas tout avoir ! Je pense que si j'étais à la maison, voyager dans les Caraïbes me manquerait, comme certaines choses de ma vie d'avant me manquent en ce moment.

Pouvez-vous nous décrire votre expérience la plus effrayante avec Lizzy Belle ?

Mon expérience la plus effrayante avec Lizzy Belle… Si tu veux parler de tempêtes et autres dangers de pleine mer, j'ai été chanceux. Il n'y a jamais eu de moments où je sentais que je perdais vraiment le contrôle, mais je pense que c'est aussi en partie parce que nous voyageons la plupart du temps près de l'Équateur. Mais je suis sûr que ce jour viendra. Donc pour l'instant, je dirais que le moment qui m'effraye le plus dans cette aventure est celui où je dois laisser Lizzy Belle dans un port ou en cale sèche, ne sachant pas dans quel état je la retrouverai quand je reviendrai.

Comment, pourquoi et quand avez-vous commencé à penser que naviguer autour du monde était ce que vous vouliez faire de votre vie ?

Je ne l'ai jamais vraiment décidé. Je pense d'ailleurs que je n'ai jamais eu à prendre de décision aussi importante. La meilleure façon que j'ai de voir les choses est de naviguer d'un port à l'autre. C'est très difficile de dire que c'est ce que j'ai toujours voulu faire, parce que personne ne peut prédire le futur. Lizzy Belle pourrait se briser de manière bien plus importante, un membre

photo : David Welsford

de ma famille pourrait tomber malade, je pourrais avoir un accident, qui sait. Je vais juste profiter de ce que j'ai pour le moment… il y a tellement de choses à voir là où nous sommes en ce moment.

Est-ce que vous avez déjà pensé à tout arrêter et revenir au Canada ?

Oui, plusieurs fois. La plupart du temps quand quelque chose de grave se passe avec Lizzy Belle. Il y a quelques semaines, une partie de notre moteur s'est cassée, et cela nous a pris un temps infini pour le réparer (trouver les bonnes pièces, parler aux gens locaux). Nous voulions continuer à voyager, mais nous ne pouvions pas bouger à cause des réparations à faire. C'est dans ces moments-là qu'on se demande « Pourquoi est-ce qu'on fait ça, déjà ? » … Et une semaine plus tard tout était arrangé et nous étions repartis. Donc, je crois qu'on doit juste se rappeler que ce sentiment d'abattement n'est que temporaire, et que la seule chose à faire est de persévérer.

Est-ce que vous avez peur, parfois ? De ce qui pourrait vous arriver à vous ou à Lizzy Belle ?

Ce qui pourrait m'arriver à moi ou à Lizzy Belle ? Pour être honnête, elle pourrait couler. J'y ai toujours pensé comme une éventualité, et les gens autour de moi me répondent toujours : « Chuuut, n'y pense pas ». Mais je ne vais pas être naïf, elle est vieille et quand un bateau s'arrête de flotter… il coule. Mais ce n'est pas pour ça que je ne vais pas faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que cela n'arrive pas. Quant à moi… Je pense que j'ai tellement joué la carte de la sécurité à fond que Sarah et moi sommes à présent prêts pour n'importe quoi. Non, je n'ai pas peur.

Que pensez-vous avoir appris pendant ces quatre ans ?

Oh ça, j'ai énormément appris, ça ne fait aucun doute. Je regarde cette expérience comme un cours universitaire dans lequel on apprendrait à vivre. Si on regarde la vie de cette manière, on ne s'arrête jamais d'apprendre. Chaque deux, trois semaines, on ajoute une licence à son CV, étant donné qu'il est impossible d'arrêter d'apprendre quand les défis sont si nombreux. Que ce soit culturellement, sachant que chaque île est différente de la précédente, ou personnellement parce que vous êtes sans cesse en train d'apprendre à gérer vos émotions… Ou même spirituellement… On n'arrête jamais d'apprendre.

Qu'auriez-vous fait si Lizzy Belle n'existait pas ?

Si Lizzy Belle n'existait pas… Dieu seul sait ce que j'aurais bien pu être en train de faire. Je peux seulement dire que je serais sans doute en train de travailler sur un autre projet, quelque part dans le monde. Mais j'aime l'histoire de Lizzy Belle. Elle correspond au puzzle de ma vie.

Est-ce que Lizzy Belle vous manque quand vous ne vivez pas avec elle ?

Oh oui, elle me manque, ça c'est sûr. Mais je pense aussi qu'il est important pour moi de faire autre chose, et de ne pas naviguer toute l'année. De cette manière, ça nous permet de profiter encore plus des moments que nous passons ensemble pendant l'hiver.

Est-ce que vous avez des projets pour après ? Est-ce que vous savez où vous voulez aller ?

Je n'ai absolument aucune idée de ce que je vais bien pouvoir faire ensuite. Comme je l'ai dit, la seule chose dont je suis sûr est que je ne sais pas de quoi est fait demain. Bien sûr, j'ai des rêves, des objectifs à atteindre, mais pas de plan pour y arriver ! Donc je ne sais pas vraiment où je veux aller… le temps nous le dira ! ●

Son blog : *Twenty Eight Feet*

le ressac, le vent,
la pluie, les vagues,
la solitude, les marins
qui sont tous un
peu fous

La Traversée

Alice Pierre

J'ai été mise en contact avec la mer alors que j'étais encore très jeune. Quand on me disait « tu pars en vacances chez tes grands-parents en Bretagne », je ne pouvais m'empêcher de sauter de joie. C'est vrai, quand on y pense, tout ce qui concerne la mer est sujet à la réjouissance. Le bruit du ressac sur les falaises ou le sable, le bruit du vent, de la pluie sur l'eau, des vagues grossissant. Le cri des mouettes. L'odeur de sel transportée par le vent. L'image du rideau de pluie s'avançant petit à petit sur l'eau, séparant deux mondes. La couleur de l'eau, changeant chaque jour. Le premier, il fait beau, et elle est bleue comme l'azur. Le deuxième, il y a quelques nuages, et à ce bleu azur se mélange un bleu plus foncé, plus royal. Et le lendemain, il pleut, et la mer a pris une couleur grise. Et puis il y a les saisons aussi. En été, l'eau est plus claire. À l'automne, elle est déjà plus foncée, mais on peut encore y voir quelques traces du soleil. En hiver, elle est plus grise, mais un gris auquel se mélange ce bleu royal provoqué par les nuages. Et au printemps, le gris disparaît en même temps que la neige, et l'azur réapparaît en même temps que le soleil. Et puis il y a les sensations physiques aussi. Le vent qui s'emmêle dans nos cheveux, qui fouette le visage, qui fait vaciller, celui qui donne juste froid, celui qui réchauffe. Le vent qui frappe alors que tu es assis dans le sable, et celui qui frappe pendant une promenade à vélo le long de la falaise. Le vent qui t'envoie du sable à la figure, et celui qui apporte les embruns sur un plateau. Le vent qui gonfle la voile du bateau, et celui qui la fait virer de bord. Le vent qui soulève la coque du bateau juste assez pour prendre de la vitesse, et celui qui le fait chavirer.

Beaucoup de personnes lui ont dit de ne pas le faire. Les journalistes aussi paraissent sceptiques. La veille de son départ, elle a donné une interview pour *TF1*. Je m'en souviens comme si c'était hier :

– Vous n'avez pas peur ?

– Peur de quoi ?

– De mourir, par exemple. De la solitude.

– Si. Mais si je devais me soumettre à mes peurs, je ne serais pas là aujourd'hui, et je ne m'apprêterais pas à partir pour un tel voyage. Je ne serais pas non plus étudiante à Montréal, alors que ma famille habite en France.

– Vous êtes très courageuse.

– Il n'y a pas de courage sans peur.

Ensuite, elle est montée dans son bateau, appelé Dragon, et a continué ses vérifications et son chargement. Ce n'était pas un très gros bateau. Suffisant pour une personne. Une cabine avec couchette double et placards, une petite salle de bain, et un séjour avec une kitchenette, une table et ses banquettes, des rangements et une table à cartes de laquelle elle pouvait aussi diriger (de manière certes moins précise) en cas de gros temps. L'intérieur était tout en bois, avec une décoration dans les tons beiges et orange. Exactement comme elle l'avait voulu. Je me souviens de cet été où nous avons découvert ce petit bateau abandonné dans un champ, pas très loin de la plage, et où nous avons décidé de le retaper. Cela faisait longtemps qu'elle rêvait d'avoir son propre bateau. Depuis la nuit où elle avait fait ce rêve extraordinaire dans lequel elle faisait la traversée de l'Atlantique en solitaire. Alors nous avons pris nos outils, nos plans, notre peinture, avons fait des recherches, et deux ans plus tard, il voguait dans la baie. Nous avons passé l'année suivante à le faire sortir par tous les temps. Elle avait décidé de prendre son année pour faire un stage à Nantes, dans un cabinet de psychologie, et revenait pratiquement tous les week-ends, ainsi que pendant les vacances. Quelques mois plus tard, elle annonçait à la famille sa décision de rejoindre Montréal en bateau. Sa mère a failli s'évanouir. Personne n'a parlé pendant quelques instants. Puis les cris ont éclaté. « Tu es complètement folle, tu vas te tuer ! », « tu n'es pas assez expérimentée ! » et ainsi de suite. Elle leur faisait face, sûre de sa décision, un léger sourire aux lèvres, et me regardait. Je voyais que nous pensions à la même chose. La première fois où elle était montée sur un bateau. Nous revoyions tous les deux cette petite fille de quatre ans qui courait dans tous les sens, sans trébucher, comme en phase avec la houle et le bateau. De ses petits bras fragiles, elle avait voulu prendre la barre, et avait failli nous faire chavirer. Insensible au mal de mer, elle avait ensuite commencé à feuilleter un livre sur le Commandant Cousteau, le « Pacha », s'émerveillant devant les paysages et les bateaux s'offrant à ses yeux. Depuis cette première sortie en mer, cela n'avait pas cessé. Chaque fois qu'elle venait, nous partions tous les deux, parfois avec des amis ou de la famille, pendant deux jours, et ensuite elle prenait une ou deux semaines de stage. Rapidement, elle est devenue une des meilleures. À tel point que ses moniteurs lui proposaient souvent d'aller parler à ses parents pour qu'elle déménage et qu'ils puissent l'entraîner. Mais la compétition ne l'intéressait pas. À dix-sept ans, elle est devenue monitrice, spécialisée à la fois en catamaran et planche à voile. Et puis elle est partie au Canada, pour faire ses études à Montréal. Mais son rêve ne la quittait pas. Et aujourd'hui, je sais qu'elle est prête. Elle n'a certes pas l'expérience des frères Peyron, mais elle en assez pour cette traversée. Et surtout, elle a une passion, un rêve, et du courage. Et de la folie. Tous les marins sont un peu fous. Il le faut bien, pour pouvoir s'isoler pendant des semaines au milieu d'une immensité bleue paraissant sans fin.

– Au revoir, Maman. On se voit dans trois semaines.

– Surtout, fais bien attention à toi. Tu me le promets ?

– Oui. Et puis, tu sais, je serais tout le temps connectée par satellite. Il n'y a aucun danger, aucune raison de s'inquiéter.

– Quand même.

C'était enfin le grand jour. Après avoir fait le tour de la famille et des amis réunis pour son départ, elle embarqua. Je lui avais proposé de venir avec elle, au moins pour sortir de la baie, mais elle n'avait pas voulu. C'était une traversée en solitaire, et elle devait la faire en solitaire du début jusqu'à la fin, avait-elle dit. Nous avions quand même obtenu gain de cause pour pouvoir la suivre pendant une heure, sur un autre bateau, avant de la laisser partir. Pour la plupart, ce n'était pas le fait de la quitter qui inquiétait. C'était plutôt l'idée de la savoir toute seule pendant trois semaines, soumise aux éléments, naviguant pour rejoindre le Canada. Mais son sourire, les étoiles dans ses yeux bleus, et son visage rayonnant m'empêchaient de me faire du souci. Elle réalisait son rêve, elle était heureuse, et elle en était capable. Je fus le dernier à qui elle dit au revoir. Notre étreinte dura longtemps. Nous savions tous deux ce qu'elle voulait dire. Une heure plus tard, notre bateau fit demi-tour, et je la vis agiter la main dans notre direction, ses lèvres articulant quelque chose dans un sourire, et le vent m'amenant ses mots.

« Au revoir, Grand-père. Merci pour tout. » ●

les selfies, la
communication 2.0,
les échanges de savoir,
le Printemps Arabe,
l'immatérialité

Facebook

Clémence Ruppli

Quand on me demande ce que m'évoque la couleur bleue, je réponds naturellement l'eau, la mer, l'océan, le ciel, le froid. Si je réfléchissais davantage, je mentionnerais sans doute la chanson *Blue (Da Ba Dee)* d'Eiffel 65, l'*International Klein Blue* et les œuvres de la *période bleue* de Picasso. En revanche, Facebook ne me viendrait pas immédiatement à l'esprit. Pourtant, c'est bien de ce réseau social majeur que je compte vous parler.

J'ai lu un article intitulé « Comment les réseaux sociaux ont fait de nous des touristes de nos propres vies », paru dans le *Courrier International*, à propos de l'utilisation que les gens font réellement de Facebook. Selon Jacob Silverman, elle ne consiste plus à « rester en contact avec les gens qui comptent dans votre vie » (page d'accueil de Facebook). Au contraire, il affirme que l'attention évolue : initialement placée sur les relations que l'individu entretient avec ses amis, elle se reporte sur la personne elle-même. Ainsi, elle profite de son audience pour accroitre sa visibilité sur le réseau social par les *likes*, signe d'approbation de ses pairs. Tous ceux et celles inscrits sur Facebook seraient donc égocentriques. L'auteur soulève un point intéressant. Il suffit de constater l'engouement que le *selfie* suscite à travers le monde pour en conclure que son argumentation est fondée. Néanmoins, son analyse m'apparaît réductrice.

Il est assez facile de démontrer que Facebook ne sert pas uniquement de véhicule au narcissisme de chacun. Depuis 2007, les personnalités publiques comme les artistes, écrivains, journalistes, hommes et femmes politiques ainsi que les organisations telles que les associations, instituts, fondations, partis politiques, universités, syndicats et entreprises peuvent avoir une *page Facebook*. Nouvel outil de publicité, elle représente aussi un formidable support de communication.

Ce n'est pas tout : Facebook intensifie les échanges de savoirs et d'information. Il n'est pas rare de voir des individus publier des statuts au sujet d'un livre, d'un film, d'un album, d'une exposition qu'ils ont appréciés. Ce faisant, ils partagent leurs connaissances avec leurs *amis Facebook*, qui sont susceptibles de prêter attention à leurs publications et éventuellement de découvrir de nouveaux auteurs, réalisateurs et artistes. Il en est de même de l'information : même si les utilisateurs ne suivent pas leur propre actualité, ils liront peut-être les articles que leurs amis partagent.

Il découle de ce dernier point que Facebook dispose d'une forte capacité de mobilisation. En facilitant la communication entre personnes qui se trouvent souvent à distance les une des autres, le réseau social encourage les échanges d'idées et le débat. Nous pouvons prendre pour exemple les rassemblements de soutien suite à l'attaque de *Charlie Hebdo* dans le monde entier. Il faut également se rappeler que le Printemps Arabe a émergé à la suite de manifestations populaires organisées sur Facebook. Ainsi, les pays qui répriment la protestation contre le régime en place comme la Chine et la Syrie soumettent le site à la censure.

Quand on me demande ce que m'évoque la couleur bleue, je réponds Facebook. Comment ne pas y penser ? Le logo bleu est devenu une référence. Tous mes amis se sont inscrits. Les personnes qui n'ont pas Facebook sont de plus en plus marginalisées : lorsqu'on en rencontre une, on lui demande souvent pourquoi elle n'a pas de compte Facebook comme si c'était la norme et qu'elle devait se justifier; c'est plus fort que nous. Souvent, on fait défiler notre *news feed* frénétiquement sans trop savoir ce qu'on y cherche; c'est mécanique, on n'y peut rien puis ça occupe le temps. De temps à autre, on y trouve les derniers clichés d'un ami et on prend quelques minutes pour les regarder : les photos ont l'air belles puis, ça m'intéresse ce qu'il fait. Parfois, on tombe sur un article par hasard dont le sujet nous intrigue puis on le publie pour en soutenir ou critiquer l'argumentation.

Le réseau social représente davantage qu'un simple reflet pour les *Narcisses* que nous sommes. J'associe la couleur bleue à l'immensité du ciel et de l'océan, ainsi qu'à l'immatérialité du froid. Facebook, c'est exactement ça : de nouvelles interactions sociales au sein d'une communauté informelle dont la population croît de plus en plus à travers les profils, pages, statuts, photos, vidéos, *likes* et commentaires. ●

La forme masculine a été utilisée pour alléger le texte.

Les yeux bleus

Ève Gallant-Tremblay

Se balancer sur un *j*
Ébranler le *p* de paresse
Convoquer sœur patience
Conjuguer témérité et efforts
Abandonner toute peur
pour s'envoler sur *ll* de ?

Les mots se couchent sur la feuille sans effort jusqu'à la fin du premier vers. Je trébuche sur le dernier mot dont la sonorité finale — un défi comportant deux *ll* — m'échappe. Abeille ? Merveilles ? Biffer les propositions. Abdiquer le temps d'un ou de deux battements de cils, le crayon suspendu dans les airs. Simuler un armistice en le déposant sur la table. Un bref intermède pour mon cerveau, véritable tête chercheuse.

Le vocable juste, ce terme qui évoque cet état d'apesanteur où toute inquiétude disparaît, me hante.

S'imposent alors deux questions : qu'est-ce qui vole ? Qu'est-ce qui susciterait l'évasion ?

Mon regard se porte sur les lieux où j'ai jeté mon dévolu pour accoucher d'une nouvelle œuvre poétique : un restaurant familial bon marché aux bancs bourgogne usés avec, au centre, un comptoir rectangulaire pourvu de tabourets. Une poignée de clients occupe l'espace. Des humains, pour la plupart. Un seul élément détonne de ce décor des plus ordinaires : les serveuses sont toutes identiques. Même tablier beige, mêmes cheveux droits courts, même robe brune sans motif, mêmes yeux bleus. Un bleu *aqua*, un bleu de mer du sud, un bleu dont l'intensité me ramène en pleine figure ma triste réalité.

Une copie parfaite des prunelles d'Irène.

Mon poing se crispe, ma jambe gauche se révolte et piaffe un instant. Un cheval mis au rancart trop longtemps dans son box. Un long soupir se faufile entre mes lèvres.

Depuis la pandémie de *H4N4*, la machine a remplacé l'homme. Cinq milliards de morts, puis deux autres milliards décimés par une guerre des ressources devenues rares. Plus que 200 000 humains répartis sur le tout le globe. Une marée de robots pour relayer les disparus, dont ces serveuses automates.

L'une d'entre elles me propose un glycol pour accompagner mon déjeuner. Il s'agit d'un dérivé d'alcool de coco additionné de jus de limace. J'accepte, même si l'horloge n'indique que huit heures. Quelques gorgées plus tard, mon cerveau plonge dans l'orange de la table en formica. Il s'immerge dans la brillance des ustensiles. Je mastique mon pain et un *similiœuf* caoutchouteux, par réflexe. Puis, ma main tend quelques kopecks à la serveuse.

Les vers qui coulent dans mes veines s'épanchent à nouveau sur le blanc de mon carnet :

Marcher la solitude
Dérouler le *o* de douleur
L'enrouler sur mon dos

Tricoter le vert de ma bouteille jetée à la mer
Que le feu de mon regard couve encore
Aborder le rêve, le sage et le fou

Mettre sur pause
Ce monde fou qui m'ennuie

Je relève la tête. Tous ont suspendu leurs mouvements. La serveuse a échappé mon assiette. Je touche leurs visages. Les secoue pour qu'ils s'animent. Le restaurant a pris l'allure d'un musée de porcelaines. Je sors de l'établissement avec, sous l'aisselle, l'une des serveuses automates aux yeux bleus. ●

la pilule, la dépression, les débalancements hormonaux, le manque de lumière, la vitamine D

Deux blues

Marie Brière de la Hosseraye

Blues numéro un

Tout est parti d'une petite pilule bleue. De cette couleur, porteuse d'un fascinant paradoxe, des affres de l'angoisse à l'incroyable légèreté de la liberté retrouvée. Tu l'ingurgitais quotidiennement depuis des années, sans te poser de questions. Ce concentré d'hormones aux vertus multiples est le symbole de la liberté qu'ont les femmes désormais sur leur corps et leur sexualité. Cette année-là, un scandale surgit : de jeunes femmes seraient décédées de maladies engendrées par cette contraception. Sa production est désormais interdite. Plus apeurée par les risques de porter une progéniture non désirée que par les rumeurs et avertissements grondant sur les risques encourus, tu te fais prescrire rapidement une nouvelle venue sur le marché, encore peu connue, mais activement promue.

C'était une rentrée comme une autre, portée par l'habituel enthousiasme envers l'inconnu de l'année à venir. Tout te sourit cette fois-ci. Après d'âpres négociations, c'est enfin le temps de l'indépendance. Entourée de gens qui te sont chers, tu te lances avec excitation dans une nouvelle formation.

Pourtant sans que tu t'en aperçoives, ton monde s'écroule, lentement mais sûrement.

Un jour tu éclates en sanglots. Sans raison, au détour d'une sombre salle de projection, tu t'écroules. Des situations similaires s'enchaînent, un rien déclenche en toi des vagues d'émotion que tu ne maîtrises pas. Tu ne réalises pas que tu as perdu le goût. Le goût de rire, le goût de vivre, le goût de tout. Tu ne t'en inquiètes pas, ça passera. Tu n'as jamais réalisé que tu perdais le contrôle. Rien n'a plus la même saveur. Ton sourire ne vibre plus, mais qu'importe, il serait égoïste de ne pas sourire. À prétendre que tout va bien, tu t'en convaincs. Comment admettre que l'on a besoin d'aide, lorsque le problème est invisible ? Peu à peu, une violence jusqu'alors inconnue devient maîtresse de ton corps. Tu te transformes en ton pire ennemi et deviens ton plus dangereux prédateur.

Toute force t'a quitté. Prise dans un cercle infernal saboteur, tu tentes encore de te débattre. Mais tu as perdu le contrôle. Tes journées sont désormais caractérisées par l'inertie, cadencées par des périodes où ton cœur s'emballe, ton corps se retourne contre toi. Tu ne te reconnais plus.

Une force incontrôlable qui te retient, t'aspire et te laisse vide d'énergie. Immobile, épuisée par le moindre effort, quitter ta chambre est un combat. Des ecchymoses de l'âme te blessent, suintent sur le reste de ton corps. Elles se font peu à peu réalité, lorsque tu cherches à te débarrasser du désespoir qui t'anime. Ces longs mois de l'hiver sont rythmés par cette indicible douleur et la lumière du jour t'est presque inconnue. L'affabilité de ton être qui tente tant bien que mal de maintenir sa posture aux agressions extérieures. La dépression évoque l'idée d'une vie qui s'écroule, aux yeux de tous, et d'une personne recluse sanglotant dans sa chambre à longueur de journée. La vérité est autre. Tu continues à tenter de maintenir l'illusion à l'extérieur. Ton silence t'effraie trop, tu as besoin du regard des autres pour garder un espoir. Au gré des sorties, tu préserves les apparences. Pendant des heures, tu réunis les forces nécessaires, t'apprêtes, et enfiles le masque approprié pour te fondre dans la foule et occuper ton esprit pendant quelques heures.

La première fois qu'un médecin te parle de dépression, tu le nies, tu refuses alors de prendre ces médicaments que l'on te propose. Il te faudra de nombreuses visites avant que tu acceptes un quelconque traitement. L'incompréhension est complète, rien n'a de sens. Chacun prend des décisions quotidiennement. Face aux « tout est dans ta tête, c'est ton choix d'aller mieux » comment expliquer que l'on a perdu le contrôle sur soi-même ? Comment mettre des mots sur ce qui ne va pas, quand c'est une absence de vitalité et une douleur permanente qui t'anime ?

Plusieurs professionnels établissent la cause de cette maladie au bouleversement hormonal de cette pilule, d'autres individus ayant souffert du même déséquilibre quelques semaines après avoir commencé. Pouvoir comprendre te permet de mettre des mots sur ta douleur, tu appelles à l'aide, acceptes les traitements et rayes ce concentré d'hormones de ta vie. Le combat n'est pas tâche aisée, mais les mois passent. Avec l'arrivée du printemps, tu te réveilles un jour et vas courir jusqu'à épuisement dans un parc environnant. Le ciel est d'un bleu si intense, tu te laisses aller dans l'herbe et laisses ton esprit se perdre. Pour la première fois depuis longtemps, tu ris, un fou rire que tu ne contrôles plus, et à chaque hoquet, des kilos de plus s'envolent de tes épaules. L'enclume qui pesait sur ta poitrine en permanence semble s'être liquéfiée. Les rayons du soleil te réchauffent, et les yeux perdus au loin, l'horizon te raconte une nouvelle histoire. Une page se tourne.

Blues numéro deux

L'hiver, cette saison si chère à notre douce ville de Montréal, enveloppe généreusement nos vies pendant près de la moitié de l'année, à la plus grande joie de tous. Chacun y retrouve des plaisirs coupables. Pour certains, ce sera l'éternel espoir de découvrir au matin qu'il ne fait que -10 °C, ô joie, chaleur, tropiques ! Pour d'autres, ce sera la disparition mystérieuse de leurs moyens de transport sous des montagnes blanches; ou la célébration quotidienne de la fin du doux mois de février, remportant ses cruels -20 quotidiens moyens; ou simplement la relaxation apportée par une communion avec la nature, admirant d'un fauteuil confortable la tombée majestueuse des flocons par la fenêtre, dans l'hypothèse où cette dernière ne serait pas encore recouverte d'une épaisse couche de glace. Les plus aventureux préféreront peut-être ces journées divertissantes où la ville s'est transformée en patinoire sans fin et chaque trajet nous fait sentir si vivants, si alertes, tentant de ne pas abandonner un membre dans notre chute. Finalement tous tombent d'accord sur leur moment préféré de l'hiver : sa fin.

Si la tentation est forte de prendre la décision d'hiberner pendant ces quelques mois, de se confiner chez soi, sous sa couette et de n'en sortir que sous extrême nécessité, comme l'épuisement du stock de denrées alimentaires, il est important d'y résister et de profiter autant que possible de l'environnement extérieur pas toujours accueillant. En effet, les températures descendantes et les journées qui se font si courtes peuvent être accompagnées d'une déprime passagère, ou *winter blues*. Si vous expérimentez une situation de léthargie et d'apathie permanente, d'importantes baisses de moral et d'énergie, vous en souffrez peut-être. Rester recroquevillé en position fœtale dans son lit en attendant le printemps présente des risques. Il est prouvé que la météo affecte notre corps. Biologiquement, le manque de lumière nous rend plus vulnérables et irritables. Sortir alors que le soleil n'est pas levé et rentrer chez soi alors qu'il fait déjà nuit, en ne profitant pas de la lumière du jour, peut rapidement avoir des conséquences sur la santé.

D'après le Centre de toxicomanie et de santé mentale, environ 35 % des Canadiens sont affectés par cette déprime hivernale, et autour de 10 % d'entre eux pourraient même être victimes d'un trouble affectif saisonnier, défini par des syndromes dépressifs récurrents se répétant à la même période, année après année.

Dale Robinson, responsable des services de *Counselling and Development* à Concordia, a confirmé recevoir de nombreux étudiants qui semblent en souffrir, expliquant que la majorité recherche de l'aide pour se sentir mieux face à des symptômes dépressifs : « Anxiety can be a good thing to have because it tells you something is wrong but you need to seek help to work through it, otherwise you end up feeling hopeless. »

Certaines personnes viennent pour des problèmes personnels, d'autres des difficultés émotionnelles, et reviennent consulter régulièrement. Concordia offre en effet 10 séances de thérapie gratuitement. Les étudiants sont de plus en plus nombreux à se présenter dans leurs bureaux. Un avenir économique incertain, une pression grandissante de la part de la société et des possibilités de choix infinies s'accumulent, rendant cette jeunesse en construction plus anxieuse qu'auparavant.

Obtenir un rendez-vous peut être une tâche hasardeuse considérant le budget limité attribué à la santé mentale : les effectifs sont souvent assez restreints, et cela n'ira pas en s'arrangeant avec les coupes de budget. Malgré tout, Robinson reste enthousiaste à propos des services offerts aux étudiants, et affirme la détermination dont font preuve les conseillers pour aider les étudiants au maximum de leur capacité, soit en les encadrant personnellement, soit en les dirigeant vers les ressources d'aide qui leur sont le plus appropriées. Un étudiant peut obtenir un rendez-vous dans le mois, et pour les situations extrêmes, un système d'urgence de soutien quotidien parallèle est disponible.

Robinson insiste sur l'importance de recevoir autant de lumière que possible au cours de la journée, en se réveillant tôt et en marchant le plus possible lors de tout trajet pour profiter des rayons du soleil. « It is really important to push yourself beyond your comfort zone so that you keep engaging with your environment, even though it is tempting to stay home and sleep. Light is key. » En addition de repas équilibrés, des suppléments de vitamine D existent pour soutenir l'organisme, qui, alliés à de l'exercice physique régulier, permettent de contrer les risques de subir l'hiver.

En gardant une curiosité affûtée et un appétit pour l'exploration, le froid rampant et le vent cinglant se font oublier — une fois que l'on accepte de passer une petite heure à s'habiller pour enfiler sa douzaine de couches de vêtements. Il ne reste plus qu'à se perdre dans un quartier transformé, profiter du spectacle féérique des virevoltements de poudreuse ou des bruissements de la neige fraîche sur le Mont-Royal. Montréal a tant à offrir. ●

Boeing 422

Marie-Emmanuelle Boileau

Je dévale ces marches-là pour attacher mes bottes délassées. Super idée de se prélasser au soleil. J'ai passé une nuit avec toi on s'est *frenchés* 422 fois t'imagines ça. Moi j'aime ça m'imaginer ça. C'est super bizarre.

Best friend ying yang

T'as les yeux francs et ton sourire est radieux. T'es imparfait, je suis sûre de toi. Quand on s'est rencontrés, tu te souviens comme c'était super. Moi aussi je pense ça.

Téléphone romantique et *textos* caves.

J'ai pas envie de pleurer. Ben non je suis pas triste. Tu m'émeus *thats it*. Des crises, t'es jamais là. T'es couché, fatigué, il faudrait pas te déranger. Pauvre toi.

La première fois que je me suis réveillée à côté de toi tu dormais t'étais beau. Les draps bleus qui te recouvraient avaient la plus belle forme du monde. Un sac. Une île différente. Quelque chose que j'avais jamais vu avant. Je l'ai prise en photo. T'inquiètes pas je vais rien dire. Pas comme l'affaire des *selfies after sex*.

Pas le droit comme un tabou.

Un clic. Un *poke*.

J'haïs les *pokes*. J'aime mieux les plages paisibles. Ou se regarder et se dire *ok lets go* on fait ça genre sans penser comme là, là, je pense pas je dis des choses que j'ai envie de dire. Des fois on m'a appris à me taire. C'est à la mode de se taire, rouler des yeux et être impatient. Pas trop sentir des choses comme les humains. Mais quand on sent tout on voit tout des fois c'est difficile de se taire. On aimerait écrire une grande affiche fluo pis dire que c'est de même que ça se passe. Pas que ça devrait se passer. Mais juste, de même, la vie c'est de même.

Faire comme si, vraiment pas mon affaire.

J'aimerais ça qu'on se regarde toi pis moi pis le dire à tout le monde je peux ?

C'est plate parce que j'aimerais ça.

Monter une petite montagne, redescendre en téléférique et recommencer à l'infini. Comme la petite fille rousse qui avait passé à la T.V.

Je m'accroche, j'ai un peu peur de pas être capable de m'agripper au téléférique. Mais il paraît qu'il faut arrêter de se poser des questions à ce sujet-là.

Faut juste se dire une affaire,

t'es la gazoline qui va dans mon char.

l'odeur d'un fromage pourri, être pleinement à et pour soi, le coup de foudre , Diane Dufresne, la gratitude

Le Bleu du Haut-Jura

Miria Sbih

Nul n'avait jamais pu savoir si c'est parce qu'elle exécrait l'odeur du neuf ou du propre (?) que Martine n'arrivait pas à se départir de cette putréfaction alimentaire qui trônait sur la table de la cuisine depuis au moins cinq ans. On aurait pu m'y faire entrer les yeux bandés, me faire tourner cent coups sur moi-même, j'aurais toujours su reconnaître, à même le seuil de la porte, l'odeur de chez Martine. L'entretien de celle-ci faisait partie de sa routine quotidienne.

Dès le lever, il fallait récupérer les assiettes et casseroles qui avaient pu servir au repas de la veille au soir, et les amener dans la salle de bain. C'est dans la baignoire qu'elle s'affairait à laver la vaisselle, porte close, au risque de contaminer l'odeur précieusement conservée dans la cuisine, avec les effluves du savon. Lorsque le soleil du midi battait son plein, Martine dressait des feuilles de journal renforcées avec du carton en guise de paravent, afin de protéger le fromage du danger d'anéantissement qui le guettait. Au moment où le risque se faisait moins grand, le paravent disparaissait pour faire place à une cloche en verre, où le fromage siestait royalement, s'épanouissant entièrement dans ses propres miasmes.

Martine répétait souvent avec une émotion bouleversante que c'était d'apprendre à être pleinement à et pour soi, qu'elle lui offrait, au Bleu du Haut-Jura. Le plus beau cadeau que l'on puisse offrir à qui ne sait se le donner.

Lorsque l'heure creuse se faisait sentir, Martine jugeait bon de délasser le Bleu. L'ennui est mortel, il ne faut pas l'oublier. Elle lui ôtait alors délicatement son couvre-chef en verre, question qu'ils se retrouvent, que l'odeur appartienne de nouveau à eux deux.

À certains moments il fallait savoir être pour l'autre également.

Assez régulièrement, il s'agissait de lui offrir le spectacle d'une valse tranquille, qu'elle accomplissait avec le balai. Je pense qu'elle lui chantonnait souvent *J'ai rencontré l'homme de ma vie* en tanguant autour de lui. En fait, j'en suis sûr : elle nous avait avoué le penchant du Haut-Jura pour le kitsch comique, de manière attendrie. Les paroles étaient d'ailleurs exhibées sur le frigidaire…

Le soir venu, Martine déplaçait le fromage sur le comptoir de la cuisine, pour ne pas risquer de le corrompre avec les autres aliments qui s'installeraient sous peu sur la table. Ironiquement ou pas, le fromage se prélassait à toute heure sur une assiette de plastique assez quelconque, qui elle non plus, ne fut jamais remplacée.

Au risque de paraître saugrenu et extravagant, je me dois d'avouer que nous avions tous appris à l'apprécier cette odeur de pourri, voire même à la respecter. Non seulement inspirait-elle mystérieusement la nostalgie et le respect d'une époque malheureusement révolue, mais c'était aussi Martine dans toute sa splendeur.

C'est que, voyez-vous, peu importe l'endroit où l'on se trouve chez Martine (mis à part les toilettes), l'odeur putride s'y trouve également. Jamais n'était-elle différente de la veille ou moins odorante; aller chez Martine, c'était retrouver une puanteur, mais une puanteur impérissable et pure.

Certes, d'autres avaient cessé de fréquenter son appartement, prétextant que c'était folie que de vouloir préserver des effluves aussi dégueulasses que celles-là. C'était folie que d'offrir une routine quasi cérémonielle à un morceau de fromage pourri.

Mais nous avions bien compris, nous, sans saisir tout ce que cela impliquait, que c'était beau ce qu'elle faisait, Martine. Malgré les détracteurs et le mauvais œil, elle le faisait vivre son Haut-Jura, bien vivre même.

Aujourd'hui, j'ai entrepris de rendre visite à Martine, seul cette fois. Je suis bien décidé à percer le mystère de ce fromage. Je n'ai jamais vu quelqu'un aussi bien aimer quelque chose d'autre que soi.

Je sonne vers midi moins le quart, je devine déjà la muraille de papier qui entoure le précieux. Martine est surprise de me voir sans la compagnie, me laisse tout de même rentrer.

À peine mon manteau enlevé, je lui demande sans détour en l'implorant de sa sincérité de me révéler le pourquoi de tout cela.

Elle dit que cela fera cinq ans le 11 janvier prochain qu'elle s'est engagée à découvrir ce que c'était d'aimer toujours, malgré que tout soit mouvement. Cela fait bientôt cinq années consécutives que Martine a décidé de se consacrer à l'Amour, sans condition. Elle me raconte, les yeux perlés de larmes, la voix enrouée, mais le visage tout de même lumineux, la rencontre à l'épicerie. Elle parle d'un coup de foudre, promet qu'elle n'avait pas prévu l'affaire, que c'était arrivé tout simplement. Elle parle de gratitude aussi. Qu'une fois arrivée dans son appartement, elle avait compris qu'elle voulait donner tout ce qui était en son pouvoir à la meule, elle sentait sa présence comme un cadeau. Elle me dit en rougissant qu'elle s'était permis de le goûter à deux reprises et que c'était à leurs débuts.

Je n'ai jamais envie de l'interrompre. Je n'en sens jamais le besoin, étrangement.

Elle conclut en gloussant qu'elle sait qu'il pue, son fromage, mais qu'il pue bien, car toujours de manière constante. Elle rajoute doucement que l'odeur qu'il lui offre, c'est l'expression empirique de leur amour persistant et continu, qui jamais ne partira s'ils continuent à prendre soin l'un de l'autre comme ils font.

Je pars en la remerciant infiniment, sans tout comprendre toutefois.

Ça me fait penser à la chanson *Have you ever really loved a woman*, de Brian Adams, cette déclaration-là. Pour une fois, je n'ai pas envie d'éclater de rire comme durant toutes les circonstances hasardeuses, promis, où je l'entends. Je me dis tout simplement : maudit chanceux, le Bleu du Haut-Jura.

Chanceux. ●

Lisbonne, les trottoirs
de Montréal, le secret
des villes où on passe,
les azulejos, les cloches
des églises, le voyage,
la tendresse

Azulejos

Justine Falardeau

Ville aux pavés lumineux et aux rues entremêlées, ville d'or et de pierres aux cafés enfumés, Lisbonne est un royaume ouvert sur le Tage, ouvert, peut-être, aux seuls cœurs marins. Je n'y fus que de passage. Longtemps après, j'ai voulu déchiffrer son énigme, lui arracher son voile enjôleur : mais y'avait-il un voile, ou tout cela était son vrai visage ?

> À Montréal, on voit messieurs et dames marcher les genoux hauts, piétinant les derniers monticules bruns et mouillés qui salissent les trottoirs. Un chien passe en dessous de la fenêtre, le museau pointant vers toutes les directions, semblant chercher les odeurs et les chiennes. Je n'ai pas envie de sortir, je n'ai pas envie de me mêler à la foule en contrebas. Je connais trop Montréal, ville sans illusion et sans mystère; trop peu égoïste, elle se donne à tous ceux qui passent et qui restent.

Je me promenais un soir à Lisbonne dans les détours de l'Alfama, quand je prêtai soudain un œil plus attentif à ces petits carreaux de faïence bleu et blanc qu'il y avait partout dans la ville, ces azulejos qui donnaient un air de luxe même aux murs à demi effondrés. La plupart formaient des motifs abstraits ou presque, où l'on devinait des feuillages, des fleurs, des soleils et des étoiles. Mais ceux que je préférais reproduisaient des scènes de vie exaltée d'un passé à la fois réel et mythique. On y voyait tour à tour des cavaliers sur des chevaux nerveux, des places publiques où se tenaient des démonstrations militaires, des navires au creux de la tempête… Les scènes figées sur les azulejos avaient-elles quelque chose à voir avec le secret de la ville ?

> J'ouvre des livres au hasard, cherchant des formules à juxtaposer aux choses autour de moi. Cloches graves, annoncez-vous déjà la première heure de la fête de Pâques ? Et si Montréal pouvait encore faire naître les désirs ? Je m'amuse à songer que cette ville aurait peut-être ses azulejos grandeur nature, ses lieux au même charme somptueux et artificiel. Il faudrait que j'en parle à mes vieux amis. Allo, allo… Oui, vous, aux jolis noms, aux jolis visages. N'est-ce pas que l'on devrait se retrouver, répéter les rendez-vous d'autrefois ? L'été arrivera et avec lui le retour obligé de l'inspiration. Je n'ai pas retrouvé les azulejos sur la rue Mont-Royal; non plus à l'entrée du port où l'on a vue sur le pont; pas retrouvé à la Place des Arts ou au Jardin botanique. Il me faudrait chercher encore. Mais rencontrerai-je à nouveau mes vieux amis, curieux éparpillés sur le globe ?

Nous avions pris l'habitude, lors de nos voyages, d'arriver dans les villes tôt le matin, avec le train de nuit. J'ai senti ce que c'était que de parcourir les

photo : Nomadways

rues presque désertes de villes inconnues et de voir. C'est à cela que nous occupions les premières heures de nos séjours, parlant à peine, ramassant le plus d'images possible, insatiables.

> Le malaise pourrait venir de l'absence de désir bien plus que de l'excès de désirs. Alors que je regarde par la fenêtre la même rue encombrée, entendant encore le dernier tintement des cloches radieuses, j'espère le retour des désirs. Mais déjà une vague tendresse m'atteint malgré moi. Il doit bien exister, à Montréal aussi, des recoins au charme particulier. Le souvenir d'une journée me revient, une journée où j'entrai au cimetière Mont-Royal. Je fus séduite, ce jour-là, par l'effet d'un tel endroit. Était-ce un de ces azulejos grandeur nature, un de ces endroits faits pour l'adoration ? L'été arrive, et les histoires. ●

le Musée d'art contemporain de Montréal, l'invisible, la mer, les histoires vraies, l'art relationnel

Sophie Calle

Pour la dernière et pour la première fois : La dernière image, Aveugles, Voir la mer

Sophie Auger

L'exposition sentimentale de Sophie Calle au MAC est une vue sur l'invisible. Elle est composée de trois salles.

La première :

« Je suis allée à Istanbul. J'ai rencontré des aveugles qui, pour la plupart, avaient subitement perdu la vue. Je leur ai demandé de me décrire ce qu'ils avaient vu pour la dernière fois. » Au mur, des photographies de ces gens, des photographies de cette dernière image et un texte la décrivant froidement.

La seconde :

« J'ai rencontré des gens qui sont nés aveugles. Qui n'ont jamais vu. Je leur ai demandé quelle est pour eux l'image de la beauté. » Au mur, une photographie de la mer et cette phrase : « La plus belle chose que j'ai vue, c'est la mer, la mer à perte de vue ».

La troisième :

« À Istanbul, une ville entourée par la mer, j'ai rencontré des gens qui ne l'avaient jamais vue. J'ai filmé leur première fois. » Des projections de ces gens qui sont de dos, puis lorsqu'ils sont prêts se retournent vers la caméra.

Habituellement, les expositions du MAC sont faites de façon à ce qu'on puisse les traverser et voyager de l'une à l'autre, mais dans ce cas-ci, on doit refaire le chemin inverse pour en sortir. Calle nous force à revenir sur nos pas et revivre l'exposition de la fin au début. Dans *Pour la dernière et pour la première fois*, l'artiste française ne se met plus au centre du sujet d'expérimentation (comme nous avons l'habitude de le voir), avec des œuvres autobiographiques, mais pas thérapeutiques pour autant. Elle se met plutôt face aux gens. Des gens qui ont vu et ne voient plus, des gens qui n'ont jamais vu, et des gens qui voient.

Ce qui fait la force des œuvres de Sophie Calle est ce qu'elles ont de direct et poétique. Lors de sa conférence au MAC en février dernier, elle a dit qu'elle a la chance de voir ses titres devenir poétiques car directs, et directs car poétiques. Ce sont des Histoires vraies, pour reprendre le titre de courts récits autobiographiques qu'elle a écrits et qui se contredisent parfois, car est-il important de savoir s'ils sont vrais ou pas ?

photos : *Voir la mer*, Galerie Perrotin

Les œuvres de Sophie Calle sont de pures expériences esthétiques du sentiment de réalité. Peut-on la qualifier d'artiste conceptuelle ? Bien que l'art conceptuel n'exclue pas la recherche de la beauté et du sublime, ni l'expérience sentimentale, il se définit autrement. L'art conceptuel questionne l'existence même de l'art et son rôle. Sophie Calle propose avant tout des moments intimes sans trop d'élan théorique. Elle est une artiste relationnelle : « L'essence de la pratique artistique résiderait dans l'invention de relations entre des sujets; chaque œuvre d'art particulière serait la proposition d'habiter un monde en commun, et le travail de chaque artiste, un faisceau de rapports avec le monde […] » (Nicolas Bourriaud, Esthétique Relationnelle, 22).

Pour la dernière et pour la première fois est ouverte jusqu'au 10 mai au Musée d'art contemporain de Montréal. ●

Trois suggestions de livres à lire pour être calé en théorie contemporaine, enjeux de maintenant et questions d'aujourd'hui en art :

Bourriaud, Nicolas. *Esthétique Relationnelle*, Dijon : Les Presses du réel, 1998, 128 p.

Davila, Thierry. *Marcher, Créer : Déplacements, flâneries, dérives dans l'art de la fin du XX^e siècle*, Paris : Regard, 2002, 200 p.

Bishop, Claire. *Artificial Hells : Participatory Art and the Politics of Spectatorship*, New York : Verso, 2012, 390 p.

les écoles vides la
fin de semaine, être
belle et jeune, la pisse,
le dégoût et l'indifférence,
les rapports de force

Philippa H.

(extrait d'une plus grande histoire)

Marie-Pier Favreau-Chalifour

Philippa H. est étendue sur le plancher d'un corridor d'un établissement scolaire. Il n'y a personne dans les classes. Il n'y a personne dans le couloir. Tout le monde est ailleurs, plusieurs étages plus bas. Philippa H. n'étudie pas. Philippa H. se rend dans les établissements scolaires pour le plaisir de s'y rendre et de s'y cacher. De s'étendre dans les lieux où il n'y a personne. De s'étendre sur le frais des dalles des planchers scolaires de haut niveau. Aujourd'hui il n'y a pas de cours, mais les élèves et les professeurs s'y rendent pour s'entraider. Se communiquer ce qui doit s'apprendre d'une autre façon. Philippa H. est couchée sur le plancher d'un corridor de cette école qui ressemble à une église. Une cathédrale. Un monastère.

Philippa H. est couchée sur le dos. Elle a les genoux pliés et les mains croisées sur son ventre. Elle absorbe le frais du plancher parce qu'il fait très humide aujourd'hui. Il fait chaud. La racine de ses cheveux est collante de sueur. Philippa H. écoute. Il y a de l'écho au loin, sinon il n'y a rien. Il n'y a pas de bruit.

Il n'y a pas de bruit dans le corridor sur lequel Philippa H. s'est étendue.

Le plancher est fait de dalles en forme de losanges. Il y en a qui sont couleur crème, d'autre couleur brique, d'autre bleu marin, d'autre jaune tournesol. Les losanges qui sont de couleur autre que crème forment des mosaïques de couleur qui sont elles aussi en forme de losanges. Le contour de ces losanges est couleur brique. Puis les mosaïques deviennent bleu marin. Le centre est jaune. La majorité du plancher du corridor est couleur crème.

Philippa H. s'est étendu la tête dans le centre d'une mosaïque. Elle s'est étendu la tête dans le jaune, le corps dans le blanc. Le cou est dans le bleu et le rouge. Elle a couché son oreille gauche sur les dalles du sol pour écouter les sons du plancher. Personne ne vient. Personne ne se promène sur l'étage supérieur sur lequel elle fait reposer son corps. Et c'est très bien ainsi.

Philippa H. aime venir se promener très tôt le matin dans cette école. Elle aime se lever tôt le matin pour se rendre quelque part. Elle aime surtout se laver et se préparer. Elle aime couvrir de vêtements propres, qu'elle trouve beaux, sa peau propre. Elle se laisse endormir par sa peau propre et légère toute la journée. Elle dort quelques heures sur le plancher de mosaïques de couleur crème, brique, bleu marin et jaune tournesol. Pour être engourdie, pour rêvasser. Pour se contempler être propre et jeune. Belle sur un plancher froid. Pour vivre bien profondément toute cette sexualité étrange que lui amène l'action de déposer sa peau au milieu d'un corridor, au milieu du passage. Elle fait cela trois heures par jour, si elle se rend jusqu'à cet endroit. Elle le fait pour arriver à se supporter lorsqu'elle marche dans la rue, dans la ville, dans l'école. Parmi les autres. Filles.

Toutes ces autres filles.

Aujourd'hui Philippa H. attend. Elle ne sait pas quoi. Philippa H. reste étendue plus longtemps qu'à l'habitude. Elle ne veut pas rester, mais elle n'a pas envie de bouger. Où aller, après? Elle se tourne sur le ventre. Elle décolle de la poussière entre les dalles avec son ongle. Elle pense. Elle n'écoute pas. Elle pense à toutes sortes de choses. Elle se pousse avec ses pieds pour se déplacer dans le couloir. Philippa H. avance et recule. Elle se lève et revient à son emplacement initial. Elle revient sur le dos. Elle n'écoute pas. Elle se couche sur le ventre à nouveau. Elle n'écoute pas. Elle embrasse le sol. Le lèche, juste pour voir, pour faire quelque chose, pour se dire qu'elle fait cela.

Il y a quelqu'un qui vient.

Soudainement. Philippa H. se retourne, mais ne se lève pas, trop figée de ne pas avoir entendu cette personne qui vient de monter. Philippa H. s'en veut d'avoir manqué de vigilance. Philippa H. reste sur le sol, figée par la peur, par l'angoisse qu'on découvre son vice, son faible pour les couloirs. Elle ne bouge pas. Elle veut voir qui s'en vient.

C'est une fille. Blonde. Grande. Mince. Elle a les yeux bleus. Elle a le teint pâle. Ses cheveux sont fins et lui tombent jusqu'aux fesses. Elle porte un chandail gris au tissu pas très épais. Elle ne porte pas de soutien-gorge. Ses seins sont petits et pointus et tiennent tous seuls, comme des tétines de cochon. Elle a des jeans très serrés de couleur grise qui lui tombe bas sur les hanches. On peut voir deux pouces de peau entre son chandail et son pantalon. Elle a la taille longue. Elle marche droit devant elle au milieu du corridor en regardant les dalles. Elle se frotte les mains et joue avec ses bagues en argent. Il y en a une qui représente une tête de loup et une autre avec une grosse perle blanche entourée de motifs en argent oxydé. Elle passe très près de Philippa H., ses pieds manquent de lui pincer le bras, et entre dans la classe juste derrière elle, à gauche. La fille blonde fait cela comme s'il n'y avait personne d'avachi sur le dos au milieu du couloir. La fille blonde claque la porte comme s'il n'y avait personne.

Philippa H. ne bouge pas. Elle se demande si la fille l'a vue.

La fille est belle. Elle est dans les goûts de Philippa H., elle se situe dans ce qui l'impressionne. Dans ce qui la réveille. Tout de même, maintenant Philippa H. se sent petite et idiote. Complètement insignifiante et morte comparée à ce monument aux seins de cochon.

La fille blonde est dans la classe et Philippa H. n'entend pas ce qu'elle fait. Elle n'entend pas des choses se faire déplacer. Philippa H. n'ose pas bouger de peur que la fille l'entende et décide de sortir le temps que Philippa H. quitte l'étage. Mais la fille ne sort pas. Elle ne sort pas pour lui dire de dégager et Philippa H. n'entend rien. Elle ne peut pas savoir si la fille ne fait rien et attend que Philippa H. s'en aille par politesse. Si elle s'impatiente que Philippa H. ne comprenne pas, ne comprenne rien. Qui est cette fille qui l'a volontairement ignorée pour aller s'enfermer dans une classe?

Philippa H. veut faire quelque chose pour marquer le moment. Le moment de sa rencontre avec cette fille sublime. Vite, elle se couche sur le ventre et pense. Elle aimerait se pisser dessus, juste pour faire quelque chose et sentir que quelque chose de grand vient de se passer. Marquer le moment qui l'a excitée.

Il y a eu quelque chose, quelque chose a bougé et je n'arrive pas à le retenir, je n'arrive pas à le fixer. Le moment est parti, la fille aussi et je suis restée par terre. Je n'ai pas bougé et je ne me lève pas. Il n'y a rien ni personne que je puisse retenir. Le monde ne se sectionne pas, ne se calcule pas, ne se vole pas. Je ne suis pas dans le temps, je suis prise entre ce qui existe. Je fais partie de ce qui se laisse voler. De ce qui se laisse prendre. Je ne suis pas méchante. Je trouve que presque tout est beau. Je ne me goûte pas. Je ne peux pas profiter de moi, m'aimer en étant à l'intérieur de ma beauté et voir les autres avec amour. Je ne crois que les autres puissent aimer. J'ai laissé partir cette fille qui m'aurait plantée si j'avais essayé de la retenir.

Je n'ai même pas essayé. Je n'ai pas eu le courage de vouloir me faire planter. Je suis bien trop ébranlée par ce qu'elle me fait. Je l'aurais déchiquetée en essayant de la toucher tellement je suis ébranlée par ce qu'elle me fait. Voilà pourquoi je ne touche pas les filles. Lorsque je le fais, je les réduis en sang.

La fille blonde ouvre la porte de la classe. Il n'y a pas eu de son en provenance de la pièce avant qu'elle n'ouvre la porte. Tout ce que la fille a fait durant ce temps, elle l'a fait en silence, en douceur. En délicatesse, peut-être. Philippa H. ne sait pas. Elle s'imagine que ce que cette fille est venue faire est quelque chose qui demande de la précision, de la virtuosité, du contrôle pour qu'elle soit aussi propre et belle, calme en quittant l'endroit. Ou peut-être qu'elle n'a rien fait, bêtement. Philippa H. imagine les gens plus grands qu'ils ne le sont.

Philippa H. reste sur le sol pour regarder cette fille qui s'éloigne. Elle regarde cette fille blonde qui la domine en ne faisant rien, qui l'envoie chier d'être là en l'ignorant, en continuant de marcher pour faire émaner d'elle le plus beau de sa force.

Philippa H. n'en revient pas. La fille va bientôt disparaitre. Elle va descendre. Philippa H. ne sait pas combien d'étages. L'instant est étrange. Il y a eu de la familiarité, du partage, de l'intrusion à l'intérieur de deux moments intimes sans qu'il ne se passe rien de signifiant. Sans qu'il n'y ait eu de mot, sans qu'elles ne se touchent.

Philippa H. reste sur le plancher. Elle est tout à fait incapable de la retenir. Elle ne peut pas bouger, ni faire un son. Elle ne peut pas se mettre debout, elle ne peut pas respirer plus fort, elle ne peut pas s'endormir. Elle reste dans la position dans laquelle la fille blonde l'a trouvée. Elle se dit qu'elle pourrait se pisser dessus, se sentir mouillée pour sentir quelque chose, pour se soulager elle-même, s'apaiser, pour faire quelque chose d'inusité avec cette énergie qu'elle a maintenant en elle. Se rendre imprévisible à elle-même.

Philippa H. se pisse dessus. Et se rend présente à tout ce que se pisser dessus tout habillée sur un plancher de dalle couleur crème, brique, bleu marin et jaune tournesol offre. Elle fait cela. Elle se pisse dessus et se sent bien durant les secondes qui terminent son action.

Philippa H. regarde ses cuisses et le liquide entre ses genoux. Elle se lève d'un bond et regarde la flaque. Qu'est-ce qu'elle va faire avec ça ? Elle aurait pu expérimenter de se pisser dessus chez elle, toute seule dans son bain ou avec un autre, peut-être, mais pas dans son couloir. Ça semble ridicule dans un couloir, il n'y a pas de grandeur à faire ça dans un couloir. Idiote. Il n'y a pas de grandeur à se pisser dessus non plus. Tout court. Il ne faut pas que quelqu'un voie qu'elle a manqué de jugement à ce point. La jeune fille blonde pourrait revenir.

Philippa H. se retourne. Devant elle il y a la classe. Elle y entre.

À l'intérieur il y a des pupitres, des chaises, un bureau, un tableau noir, c'est une petite classe. Il fait gris. À droite, il y a deux grandes fenêtres aux bords larges, assez larges pour s'y asseoir confortablement. La ventilation est mauvaise. Les stores sont complètement levés, mais il fait gris. Dehors il fait gris aussi gris qu'en dedans. Il ne pleut pas encore. La pièce semble plus silencieuse que d'autres parce que petite. Philippa H. avance vers les fenêtres. Elle est toujours pleine de pisse. Elle se souvient qu'elle est pleine de pisse. Elle est devant le tableau noir. Il y a beaucoup de brosses pleines de poussière de craie et des craies. Elle touche une craie rose. Philippa H. regarde le bureau auquel s'assoient les professeurs. Il y aurait peut-être quelque chose pour la nettoyer là-dedans. Des mouchoirs ? Philippa H. ouvre les tiroirs. Il n'y a rien sauf une règle en métal. Elle retourne près des fenêtres. Philippa H. enlève son short noir. Philippa H. enlève sa petite culotte couleur lilas. Elle monte sur le bord d'une fenêtre. Elle l'ouvre complètement. Il commence à tomber de la pluie. La fenêtre ne donne sur rien. La fenêtre donne sur les toits du reste de la bâtisse de l'école. Philippa H. revient sur le plancher et va chercher ses shorts et sa petite culotte. Elle retourne à la fenêtre. Elle tord ses vêtements au-dessus du vide, puis elle les étend bien sur le rebord. Ils sécheront là. Elle regarde à nouveau la classe. Elle s'assoit sur le sol en s'adossant au mur des fenêtres, la vulve non protégée dans la saleté. Elle attend. Elle aime bien cette petite classe où il ne semble pas y avoir souvent de cours. Une classe de transition. Substitutive.

Philippa H. se dit qu'il faudrait au moins qu'elle se rince. Elle se hisse sur le rebord de la fenêtre. Elle sort complètement ses jambes et son sexe à l'extérieur. Elle se retient avec ses deux bras et mains contre le mur pour ne pas tomber. La pluie ne change pas grand-chose. L'orage augmente et il se met à venter très fort. Philippa H. se retire du danger. Elle revient sur ses deux pieds, sur le sol de la classe.

La jeune fille blonde se tient devant la porte fermée.

« T'as eu peur de tomber ? » Philippa H. ne répond pas. Elle se demande depuis quand la fille l'observe et ce qu'elle a vu. La fille blonde avance parmi les rangées de pupitres pour venir se placer à sa hauteur, face à elle. Elle la regarde. Philippa H. ne dit rien, elle n'a pas de sous-vêtements. La fille avance encore et Philippa H. recule. La fille blonde l'accule au pied du mur. Philippa H. ne fait rien. La fille blonde est plus grande. Elles se regardent dans les yeux. Philippa H. ne peut s'empêcher d'être mal à l'aise. Il lui semble que si elles devaient se battre, elle ne pourrait s'y donner pleinement, contrainte qu'elle serait à protéger son sexe en plus d'elle-même.

Philippa H. s'écarte de la jeune fille pour aller prendre ses shorts et sa petite culotte. Elle se dépêche de les mettre. Elle s'habille en faisant dos à la fille blonde qui continue de la regarder. Philippa H. titube un peu.

La fille s'assoit sur un pupitre. Elle attend que Philippa H. enfile son linge trempé de pisse. C'est plus long et plus difficile qu'à l'ordinaire puisque les vêtements sont mouillés. Ce n'était pas un petit pipi. Philippa H. a terminé. Elle s'avance entre les pupitres et vient tout près de la fille blonde. Philippa H. n'impressionne personne. La jeune fille blonde la prend par le cou et la force à étendre le haut de son corps sur un des pupitres. Elle maintient Philippa H. couchée en la tenant par le cou avec sa main gauche. La jeune fille enfonce ses ongles dans la peau et Philippa H. n'ose aucun mouvement. Avec sa main droite, elle amène le pupitre qui se trouve à droite de celui où Philippa H. a le dos couché. La fille blonde colle le deuxième pupitre sur le premier et donne des petites claques sur les cuisses de Philippa H. pour lui faire comprendre qu'elle veut qu'elle se couche sur la table qu'elle vient de créer, qu'elle y hisse le reste de son corps. Philippa H. s'exécute. Elle laisse pendre dans le vide la portion de ses jambes qui n'est pas soutenue. Elle laisse pendre aussi ses bras. Elle est complètement offerte. Comme prête à se faire découper. Philippa H. aime ça. La fille blonde lui serre toujours le cou. Philippa H. la regarde. Elle attend. Qu'est-ce que tu vas me faire ? La fille blonde desserre les doigts. Elle enlève sa main. Elle se dirige vers le bureau des professeurs. Elle prend la règle de métal. Elle referme le tiroir. Philippa H. la regarde. Elle la trouve belle. La jeune fille blonde contourne la table et vient poser la règle de métal sur le pupitre à droite de la tête de Philippa H. Elle revient vers elle. La fille penche sa tête au-dessus de celle de Philippa H. Elle se penche beaucoup. Avec sa main droite, elle lui tourne la tête de droite à gauche. Elle lui tâte le cou là où elle lui a laissé des marques. Elle la touche ailleurs.

« Je veux te marquer parce que tu te trouves là. Parce que tu ne voulais pas être vu, mais que tu veux être vu par moi. Moi toute seule et personne d'autre. Tu te laisses faire, tu attends même que je te fasse quelque chose. Tu as envie que je fasse quelque chose de spécial. Aujourd'hui je suis fâchée. Je suis fâchée contre tous ceux qui se trouvent en bas. Ce n'est pas très grave, ce pour quoi je suis fâchée, ce n'est pas très grave, c'est seulement ma colère de fille, de prince, de ne pas toujours être un oui, même pour des imbéciles. Tu vois ? Je n'ai rien à faire ici et je ne te connais pas. J'ai autre chose que je pourrais faire. Comme travailler à ce qu'ils me disent oui, justement, finalement. Toi aussi tu n'as rien à faire ici, mais tu aimes être là. Tu es trop bizarre pour que je ne prenne pas une pause avec toi. Pour que je ne fasse un peu ce que je veux aujourd'hui.

Avec toi. J'ai envie de te barbouiller. Tu me donnes envie de ne pas avoir de bon sang, là maintenant. Je veux te prouver que je suis plus brave et libre que toi. Parce que c'est ce que tu inspires. Tu inspires à vouloir te montrer violemment que nous ne sommes pas laids. Je ne suis pas laide. Je sais que tu me trouves belle. Je vois que tu me manges des yeux. Mais j'ai envie de te montrer que je suis tout ce qui te fige. Que ce que tu sens chez moi ce n'est pas qu'une impression. Que je vais bien au-delà de ce que tu prends plaisir à aimer. »

La fille blonde enlève son chandail et crache dessus.

« Je pense que j'ai envie de t'enlever ça. »

La jeune fille blonde retire les shorts noirs et la petite culotte de Philippa H. Les tissus glissent, puis ralentissent au niveau des genoux.

« Je vais te laver quand même un peu, tu pues. »

Elle prend le coin de son vêtement sur lequel elle avait craché et frotte le sexe de Philippa H. Puis elle sent. Elle regarde quelques secondes. Philippa H. regarde les petits seins de cochons la regarder. La jeune fille blonde prend la règle de métal posée sur le pupitre. La fille blonde se penche devant le sexe de Philippa H. De sa main droite, elle tient la règle à plat sur le ventre de Philippa H. Elle avance sa bouche vers son sexe. Philippa H. relève la tête pour regarder.

« Si tu parles ou si tu cries ou si tu bouges je te coupe. »

Philippa H. ne dit rien, mais lui fait comprendre qu'elle veut simplement la regarder la toucher. Qu'elle adorait assister à la rencontre de son visage et de son corps. La fille blonde place alors la règle sur son tranchant et fait des mouvements de scie qui pince et brûle la peau du ventre de Philippa H. Philippa H. relâche doucement sa tête sur le pupitre et fixe le plafond. D'accord. Elle ne regarde pas.

« Ne fais rien, profite. »

La fille blonde passe doucement sa langue sur le clitoris et les lèvres de Philippa H. Elle prend son temps et s'assure que tout est bien mouillé, qu'elle met assez de bave jusqu'à ce que Philippa H. soit assez mouillée pour ne plus s'en soucier.

La fille blonde prend son temps et Philippa H. ne peut pas bouger, ni se replacer. Elle est toujours tout près de venir, mais ce n'est pas exactement au bon endroit. Philippa H. tourne la tête vers le tableau, à gauche. Elle veut venir. Ça commence à être trop long. La fille blonde fait une pression assez forte avec la règle dans son ventre pour lui faire monter les larmes aux yeux. Philippa H. ramène sa tête et ses yeux vers le plafond. Elle se retient de ne pas soupirer. Elle retient son souffle. La fille blonde passe sa langue pendant très longtemps et ne fait rien d'autre. Puis elle cesse. Elle se relève et laisse tomber la règle sur le sol. Elle n'a pas fait jouir Philippa H. Philippa H. attend, suppliant du dedans de son corps de revenir la faire jouir. C'est comme une envie de pisser urgente : il faut.

Philippa H. relève un peu le haut du corps, tranquillement, de peur de ne pas avoir le droit. La jeune fille blonde n'est déjà plus dans le jeu. Elle se fiche des règles que peut suivre Philippa H. pour lui plaire.

La jeune fille dit : « Il est onze heures. Je m'en vais. »

La fille blonde se penche pour prendre la règle de métal et avec le coin, déchire tout le bas de son vêtement pour enlever l'endroit avec lequel elle a lavé l'urine. Le chandail gris est plus court. La jeune fille s'habille. On voit encore plus son ventre.

« Je ne sais pas pourquoi je t'ai fait ça. J'espère que tu ne vas jamais revenir dans cette école. Je t'avais déjà vue une fois avant. Je te dis ça comme ça. »

Philippa H. tourne sa tête vers la porte. Elle n'a pas envie que la fille la quitte. Tout en elle est beau. Philippa H. est consciente qu'elle n'a rien pour se faire aimer de la jeune fille blonde. Elle n'a rien pour se faire aimer d'elle.

Philippa H. regarde la fille et son chandail gris qui montre la peau de son dos, ses grandes jambes, ses cheveux blonds. Reste grande fille blonde, ça me fait mal que tu me quittes.

La jeune fille blonde sort et referme la porte. Doucement. Sans bruit. Philippa H. reste étendue sur les pupitres et se remémore la jeune fille pour ne pas l'oublier. Pour la garder, comme si elle l'avait fait jouir et que maintenant, elle la tenait dans ses bras. Qu'elle s'appliquait à faire rester sur le corps de Philippa H. tout le bien qu'elle tenait à lui donner.

Soudain, l'envie lui vient, comme une panique, de la suivre. Il lui faut la suivre pour ne pas la perdre. Philippa H. se rhabille, ouvre la porte de la salle de classe. Elle court dans le corridor et descend les escaliers.

Sur les autres étages, jusqu'au rez-de-chaussée, il n'y a pas grand monde et la jeune fille blonde n'est pas là. Elle a disparu. Si Philippa H. ne la trouve pas maintenant, elle ne la trouvera jamais, car elle ne peut pas revenir dans cette école sans revenir expressément pour cette fille et ça, c'est tuer d'avance toute l'estime qu'elle pourrait avoir pour Philippa H. C'est assurer son dégoût et son indifférence.

On la regarde un peu. Son linge pue.

Philippa H. quitte l'école.

C'est la première fois qu'elle a assisté à autant d'elle-même dans un seul corps.

Il y a eu dérive quelque part et on lui a donné un peu de son double durant presque une heure. Philippa H. rentre chez elle. C'en est fini de l'école pour elle. •

la drogue,
la désillusion,
la quête d'absolu

Bleu d'asphyxie

W. Favreau

Je le regarde placer sa chemise dans son pantalon. Puis, il enfile son veston gris. Je l'observe, je le vois sans le voir. C'est flou, comme si j'avais la tête sous l'eau. Peut-être me parle-t-il ? Je n'entends pas. C'est flou, comme si j'avais la tête sous l'eau. Je ne crois pas que ça le dérange. Au pire, je m'en fous que ça le dérange. Finalement, il me sourit en une sorte de moue amicale. Il dépose l'argent sur la table de chevet. Il s'avance vers moi. Pour la première fois, depuis bien six minutes, je lève la tête de ma position fœtale. L'homme m'embrasse sur les lèvres. C'est sec et froid. Je ferme les yeux, je ne sens rien. Habituellement, ça me dégoûte. L'ecstasy fait encore son effet. Il quitte enfin mon appartement.

Moi, je suis encore sur mon matelas posé à même le sol. Je me laisse tomber d'une lourde chute sur le dos. Lorsque ma tête touche le matelas, tout devient noir. Je m'endors. Les images défilent, je vois avant, avant d'être dans ce 1 ½, avant d'être en ville. Une banlieue, des arbres, des familles. Je ne reconnais personne, juste cette idée de conformité où tout est tranquille, où tout semble être tracé. Ça me dégoûtait à l'époque. Juste une telle vision m'aurait sans doute réveillé, écœuré et perturbé. Moi j'ai voulu quitter tout cela, partir en ville, vivre. Me découvrir, ne pas me sentir étouffé. Faire quelque chose de moi quoi, quelque chose que j'aurais choisi. Je m'en foutais au fond de ce que j'allais vivre, de la douleur, de la peine, du bonheur. Je m'en foutais, j'étais prêt, j'en voulais. Mais en ce moment, cette vision ne me dérange pas, elle m'apaise. Elle me sort de l'inconfort dans lequel je suis plongé.

Je me réveille, il fait noir. Je ne sais pas trop quelle heure il est. C'est l'hiver. Je me rends à la salle de bain. J'allume la lumière blafarde qui éclaire la pièce. Je me regarde dans le miroir, j'ai la tête hors de l'eau. J'observe mon corps nu, il y a des ecchymoses un peu partout, des lacérations d'ongles. Le dernier client ou celui d'avant ? J'ai l'impression que certaines marques sont là depuis toujours. Ça ne me dérange plus, depuis que j'ai la tête sous l'eau la plus part du temps, je ne les remarque pas. En fait, je ne remarque plus grand-chose depuis que je fais ces descentes en apnée et plus grand-chose ne me remarque aussi. C'est bien comme ça. Le peu de conscience qui me reste me rappelle que j'ai déjà eu meilleure mine.

Je rentre dans la douche, l'eau coule. Je me nettoie lentement, mais les marques restent. Mon corps reste scarifié. Je sors de la douche. J'enfile un jean et un *t-shirt* noir. J'ai un client qui devrait bientôt arriver. J'ai reçu un appel, je n'ai pas regardé le nom, peu importe. J'ai besoin d'argent. L'argent me permettrait de sortir de cet enfer, mais j'ai besoin d'argent pour rester sous l'eau et j'ai besoin d'être sous l'eau pour faire cet argent.

Je prends mon flacon de *E*, j'en saisis deux. Est-ce que ça suffira ? J'en prends une de plus. J'en prendrais encore. Je n'en ai plus. Je m'assois sur le matelas. Je fixe un point et toute la pièce à la fois. Je sens ma respiration s'accélérer. Mes gestes s'alourdir. Je ressens chaque mouvement. Je n'ai plus qu'à attendre. *Ploush*. Je plonge.

Déconnecté, je vois la porte s'ouvrir. Un homme, je ne pourrais pas dire l'âge, gras, poilu, qui semble porter un manteau en cuir brun avec un col, rentre. Je crois que je l'ai déjà reçu. Il sent le whisky. Il a bu. Je crois en effet que je l'ai reçu, au moins une fois déjà. Il ne pose pas de question, il me regarde avec désir. Son sourire laisse paraître ses dents jaunes. Il frotte son énorme menton et caresse son sexe.

Je me sens étourdi, parfait. L'effet de la drogue atteint donc son paroxysme. Je me retourne donc, baisse mon jean. J'attends. Je ne veux jamais voir. Je ne veux jamais regarder mon client. Je ferme les yeux. Je sens ses mains se poser sur mes fesses. Il donne une claque, puis une autre, puis une encore plus forte. Je ne ressens ni douleur ni plaisir. Je suis sous l'eau. J'esquisse de faux sourires. Je ne réagis pas. Même l'insertion de son sexe en moi, qui normalement me lacère et donne la vive sensation de cisaillements ne me sort pas de l'abysse. Je sens son poids s'affaisser sur moi, j'étouffe. Mais je retiens mon souffle. Sous l'eau il faut toujours retenir son souffle, non ? Je sens son haleine de whisky brun prêt de mon visage, il tente de m'embrasser, mais je détourne la tête. Il m'agrippe par le cou et me force à faire contact. J'ai le cœur qui lève. Je dois descendre encore plus profond dans les eaux. Je sens sa main claquer contre mon visage, ça fait mal. Je ne réagis pas. Il recommence, encore et encore, je suis trop drogué, trop profond pour réagir. Ses coups m'assomment, sa main m'étrangle, son poids m'étouffe. Je suis au plus profond des eaux à présent. Je sais que cette fois j'y suis et y resterais pour de bon. Je ne sortirais pas, la lumière ne m'atteint pas. Plus il me frappe, plus il me pénètre, m'écrase, plus je sombre. Il fait noir.

La police dit avoir retrouvé mon corps sur mon matelas. Après que le proprio de l'immeuble soit passé pour le loyer que l'on doit payer chaque semaine. Mon corps était rouge de sang à quelques endroits. Et bleu d'ecchymoses à plusieurs autres. Surtout mon visage. Un visage bleu, qui a manqué d'air, qu'on a raflé de coups, défiguré.

Moi, après avoir plongé aussi profond, lorsque plus rien ne m'affectait, lorsque je ne sentais vraiment plus rien. J'ai revu cette banlieue, j'ai revu les familles. J'ai souri. Après avoir été plongé dans le noir pour toujours, j'ai pu sortir de l'eau. J'ai soufflé. ●

Le printemps à vélo

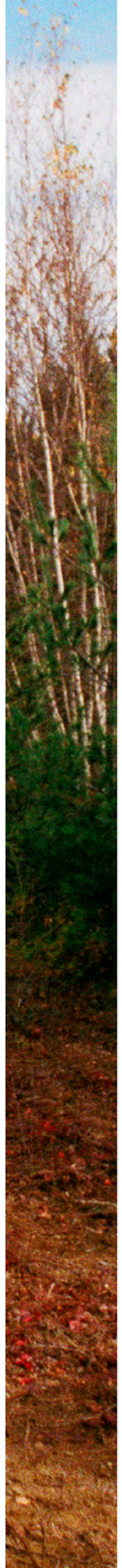
Alienor Dufetel-Lamarque

Bientôt, nous verrons ce ciel bleu Klein brillant, là-haut, nous annoncer les nombreuses douces nuits d'été à venir. Cette immensité s'amuse à remplir nos pensées de projets qui pourront s'accomplir quand Montréal lèvera son rideau de glace. Nous enveloppant dans une brise tiède, le printemps arrive à grands pas. L'hiver qui s'achève a été rude et bientôt surgiront de toutes places les premiers rescapés végétaux qui annonceront l'arrivée impériale de la verdure. La neige, la glace, la sloche se désisteront de leurs fonctions et nous acclamerons le retour, tant attendu, de cette faune et flore encore endormies.

Avec le retour du printemps, on assistera aussi à celui des vélos. Une bonne nouvelle pour les emprunteurs saisonniers de *BIXI*, Montréal finit par nous accorder une année supplémentaire de deux-roues en libre-service. Pour les grands sportifs et ceux qui aiment cette énergie émanant du collectif sportif, le *Festival Go vélo Montréal*, organisé par Vélo Québec, propose plusieurs circuits du 24 au 31 mai 2015, en plus d'inviter les citoyens à opter pour le vélo comme moyen de transport.

Au cours de vos expéditions, vous croiserez sûrement maintes fresques murales fleurissantes aux quatre coins de la ville, que, engourdis, on ne remarque pas l'hiver. Ces décors urbains profitent aux citadins qui y trouvent une source de repos, de contemplation, et d'expression artistique.

L'hiver a pu amener avec lui quelques soucis : Montréal les évapore par rafales artistiques, et à grands coups de pédale. •



Du côté de *L'Organe*

L'Assemblée Générale de *L'Organe*

L'Assemblée Générale annuelle de *L'Organe* aura lieu le 20 avril à 19 h. L'emplacement de l'assemblée sera confirmé sur le site web de *L'Organe*. Tous les membres de *L'Organe*, c'est-à-dire tous les étudiants cotisants, ont le droit de vote lors de cette assemblée.

L'Organe recrute !

Postes à combler :

- Chef de pupitre Société
- Chef de pupitre Arts Visuels
- Chef de pupitre Environnement

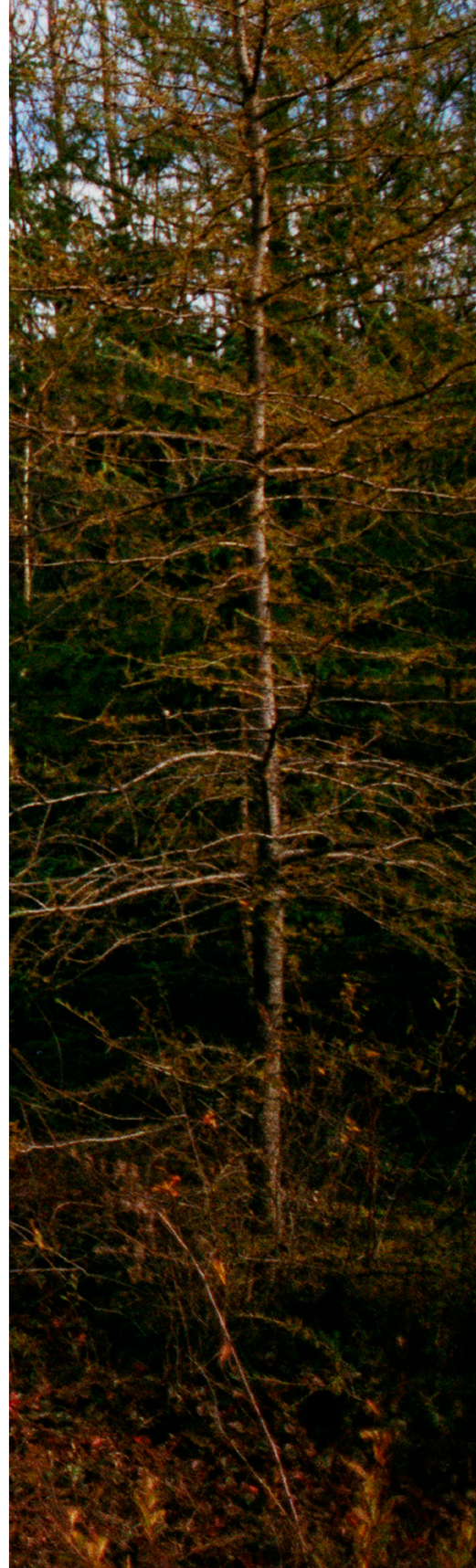
L'Organe tiendra ses élections annuelles pour le comité de rédaction le 17 avril à 18 h. Suivez-nous sur Facebook ou consultez notre site web dans les prochains jours pour plus de détails.

Pour se présenter à un poste du comité de rédaction, un candidat doit soumettre une lettre de présentation d'une page qui doit être envoyée à recrutement@lorgane.ca au plus tard le 10 avril. Cette lettre doit expliquer pourquoi le candidat souhaite faire partie de *L'Organe*, ses objectifs et ses expériences.

Publiez dans *L'Organe* !

En tant que magazine francophone à Concordia, *L'Organe* veut publier des articles en français sur des sujets divers. Parlez-nous d'art, de culture, d'environnement, d'histoire, de société, de la vie à Montréal. *L'Organe* est à la recherche d'articles de formats variés : essai, entrevue, critique, création littéraire, photo (reportage, essai), bédé (reportage, essai)… Tout est permis !

Pour être au courant du prochain appel de soumissions de *L'Organe*, rendez-vous sur le site Internet, www.lorgane.ca . Le thème du prochain numéro sera annoncé au début du mois de mai prochain.



l'Organe

Rédactrice en chef : Charlotte Parent

Chef de pupitre Société : Marie Brière de la Hosseraye

Chef de pupitre Environnement : Alienor Dufetel-Lamarque

Chef de pupitre Arts littéraires : Marie-Pier Favreau-Chalifour

Directrice artistique : Sophie Auger

Directrice de la photographie : Marie Chemin

Directeur de l'illustration : Joey Desjardins

Directeur graphique : Vincent Potvin

Correctrice : Alice Pierre

Crédits photos / illustrations :

Marie Chemin — couverture, 4, 18-19, 29, 47, 48-49

Joey Desjardins — 23, 43, 46

Charlotte Parent — 34-35

Vincent Potvin — 7

Merci à tous ceux qui ont rendu possible ce magazine,
et spécialement à Pierre Chauvin pour le temps et l'énergie
qu'il a mis dans le retour de *L'Organe*.

Imprimé par *Hebdo Litho*,
à Montréal, le 16 avril 2015.

© L'Organe 2015

l'Organe

HIVER 2015 / L'ORGANE — MAGAZINE FRANCOPHONE DE CONCORDIA BLEU